BIBLIOTECA BANZI

N 35

I

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

24061

Ms
Pedro Leon
Gallegos Naranjo

ESSAI
HISTORIQUE
ET
PHILOSOPHIQUE
SUR LES
PRINCIPAUX RIDICULES
DES
DIFFERENTES NATIONS.
SUIVI
DE QUELQUES POESIES
NOUVELLES.

Par M. G... DOURX...

A AMSTERDAM.
Chez REY.

M. DCC. LXVI.

RPJCB

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Des Egyptiens & des Juifs.* page 3

CHAP. II. *Des Grecs & des Romains.* 15

CHAP. III. *Des Mahométans.* 32

CHAP. IV. *Des Indiens Orientaux.* 42

CHAP. V. *Des Américains & des Africains.* 52

CHAP. VI. *Des Chinois.* 62

CHAP. VII. *Des Italiens & des Eſpagnols.* 77

CHAP. VIII. *Des Allemands & des Moſcovites.* 97

CHAP. IX. *Des Anglais.* 108

CHAP. X & dernier. *Des Français.* 119

CONCLUSION. 151

POESIES.

EPITRES

de Didon à Enée. page 3
de Phillis à Démophoon. 15
de Pénélope à Ulisse. 25
d'Ariane à Thésée. 35

Ces quatre Epitres sont des imitations ou traductions libres des Héroïdes d'Ovide sur les mêmes sujets.

Héloïse à son époux, imitation de la premiere des véritables Lettres d'Héloïse à Abailard. 44
Daphné, Poëme tiré du premier Livre des Métamorphoses d'Ovide. 53
Angélique & Médor, Romance. 61
L'Inconstant, Cantatille. 64
Couplets à mettre en musique. 65
Autres Couplets. 66
Stances badines. 68

ODES.

La Vengeance de l'Amour. 71
La Liberté ou la parfaite Indifférence. 74
Madrigal. 77
Vers à M. Baron, Médecin. 78
Epitre à M. de Voltaire. 79

RIDICULES

RIDICULES

DES DIFFÉRENTES

NATIONS.

Mon deſſein n'a point été de faire ici une ſatyre contre le genre humain: je ne ſuis pas un Miſantrope, ennemi de mes ſemblables; les hommes ne me ſont point odieux; mais ils me divertiſſent infiniment. Quelque mal qu'on en diſe, il eſt certain qu'ils ſont, en général, plus faibles que méchans, & moins vicieux que ridicules. On remarque ſur-tout, en eux, un mêlange de grandeur & de petiteſſe, de folie & de ſageſſe, également digne & de

ſurpriſe & de riſée. Si l'on en doute, on n'a, pour s'en convaincre, qu'à bien s'examiner ſoi-même.

Le meilleur moyen d'expoſer, dans tout leur jour, les ridicules des hommes, eſt de parcourir leurs archives *; c'eſt ce que je me ſuis propoſé de faire en abrégé, dans ce petit Ouvrage. Je m'arrêterai peu ſur les extravagances ſans nombre des premiers âges de l'eſpéce humaine : c'étoit le temps de ſon enfance ; & il n'y a que les hommes faits à qui l'on puiſſe juſtement reprocher leurs fautes. D'ailleurs, ils ne ſe piquoient pas encore de ſageſſe, & ce ne fut que lorſqu'ils s'aviſerent d'en mêler avec leurs folies, que celles-ci devinrent ſuſceptibles de ridicule & dignes de plaiſanterie.

* On s'appercevra aiſément que j'aurois pu ſurcharger les marges de cet Ouvrage, de notes ou de citations inutiles ; mais, toute réflexion faite, j'ai cru devoir épargner cet ennui & cet embarras au Lecteur.

CHAPITRE PREMIER.

DES EGYPTIENS ET DES JUIFS.

N'ETOIT-ce pas une choſe, en effet, bien bizarre, que les Egyptiens, à qui les autres Nations furent redevables de l'origine des loix & du goût des ſciences, adoraſſent des reptiles, des ſinges & des oignons? Des Egyptiens.

Ce Peuple n'avoit point d'autres Philoſophes, que des Prêtres. Intéreſſés à nourrir la ſuperſtition, ces Prêtres faiſoient de leur ſcience un myſtére impénétrable; elle étoit ſans doute auſſi médiocre qu'obſcure, & leur conduite, à cet égard, reſſembloit à celle de certaines gens qui ne cachent leur argent que pour faire croire qu'ils en ont beaucoup.

Chez cette Nation dont les mœurs paſſoient pour être ſi régulieres, le vol

étoit permis. Il eſt vrai qu'on y faiſoit ce métier avec tant d'ordre & même d'équité, qu'on pouvoit preſque l'exercer en conſcience, & à peu-près comme on le fait aujourd'hui par-tout, ſous des prétextes & des noms ſi honnêtes, qu'on n'a pas le mot à dire. Lorſqu'un Egyptien vouloit voler, il faiſoit inſcrire ſon nom ſur un regiſtre public, & rapportoit, dans un endroit déſigné, tout ce qu'il avoit pris. Ceux qui avoient lieu de ſe plaindre, donnoient un mémoire où étoient marqués l'heure, le lieu, la qualité du vol; au moyen de quoi, on le leur rendoit, à un quart près, qui étoit adjugé au voleur.

Les gens de cette eſpéce avoient, je crois, bien envie, en ce temps-là, de fouiller dans le tombeau de Nitocris. Cette Reine y avoit fait mettre une inſcription où elle avertiſſoit ſes ſucceſſeurs de ne point toucher, ſans une néceſſité preſſante, aux richeſſes

immenſes que ce tombeau renfermoit. Il n'eſt pas douteux que pluſieurs d'entr'eux n'ayent été fort tentés de l'ouvrir, partagés ſans ceſſe entre l'avarice & la bienſéance : Darius, Roi de Perſe, ayant fait enfin abatre ce monument, y trouva, pour tout tréſor, cette autre inſcription : *Si tu n'étois point dévoré par une baſſe avarice, tu n'aurois pas ouvert le tombeau des morts.* Nitocris avoit ſans doute penſé que c'étoit un grand plaiſir pour les morts, de ſe moquer des vivans.

Les tombeaux des Rois d'Egypte étoient de grandes maſſes de pierre qu'ils faiſoient élever en pointe : leur vanité n'avoit imaginé que des ſépulchres pour immortaliſer leurs noms. On jugeoit ces Souverains après leur mort, & on ne leur reprochoit point l'inutilité de ces grands monumens, ni l'impertinence des inſcriptions qu'ils y faiſoient ſouvent mettre, pour in-

ſulter leurs ſucceſſeurs. On en liſoit une exprimée en ces termes : *J'ai fait bâtir cette Pyramide en ſix années ; qu'on la détruiſe en auſſi peu de temps : je l'ai couverte de ſatin ; que ceux qui régneront après moi, la couvrent de natte.* Une autre de ces Pyramides, adreſſant la parole aux paſſans, leur diſoit : *Il en a coûté trois millions pour les oignons que les ouvriers qui m'ont élevée, ont mangés. Jugez par-là du reſte.*

La grande quantité de ces tombeaux conſtruits en Egypte, devoit la faire reſſembler à un vaſte cimetiere ; auſſi tout y étoit-il fort triſte : les plaiſirs mêmes de la table ſe reſſentoient de cette triſteſſe : au milieu de la joye la plus vive, on apportoit un ſquelette d'ivoire, pour engager, diſoit-on, les convives à profiter du temps qui leur reſtoit, & à ſe bien réjouir. Nous avons aujourd'hui des chanſons, dont le fond

eſt auſſi ſérieux que cette coutume, & qui vont au même but ; mais un vaudeville, quelqu'en ſoit le ſujet, eſt toujours un peu plus agréable qu'un ſquelette.

C'eſt dans ce Pays vanté pour ſa ſageſſe, que les extravagances de la Religion Payenne prirent leur ſource ; les Peuples voiſins y puiſérent la forme & les cérémonies du culte qu'ils rendirent à leurs Dieux. La ſuperſtition eſt un mal qui ſe communique bientôt, & va toujours en augmentant. Les Grecs & les Romains ne tarderent point à ſurpaſſer leurs maîtres. Le nombre de leurs Divinités devint prodigieux : Varon en a compté juſqu'à trente mille ; ce qui ne paroîtra point exagéré, lorſqu'on obſervera qu'il y en avoit par-tout : le ſeuil de la porte, les gonds, la ſerrure, la clef, la cheminée, &c. avoient chacun leur Dieu : leur multitude prouve

qu'on en avoit une idée bien bizarre, Auſſi n'étoient-ils gueres reſpectés, & l'on ne doit pas être ſurpris, ſi, à la mort de Britannicus, leurs ſtatues furent lapidées, & les Dieux Pénates jettés par les fenêtres. C'eſt à peu près ainſi qu'en uſent les Chinois envers leurs Pagodes, qu'ils fouettent, pour peu qu'ils ne réuſſiſſent pas dans leurs affaires, & auxquelles ils demandent pardon quand la fortune redevient propice. On dit auſſi que les Cauniens avoient coutume, en certain temps de l'année, de courir çà & là, dans la campagne, le ſabre à la main, en eſtocadant de tous côtés, & cela, diſoient-ils, pour chaſſer de chez eux les Dieux étrangers.

Ces faits, & pluſieurs autres, prouvent que l'opinion qu'avoient les hommes de la Divinité, étoit l'ouvrage de leurs paſſions. L'eſpérance & la crainte revêtiſſoient ces Dieux d'un pou-

voir dont l'orgueil & l'impatience les dépouilloient à leur gré. La raiſon gardoit le ſilence ſur ces idées monſtrueuſes, ou ne parloit qu'en faveur des vices qu'elle autoriſoit, & dont elle a toujours été la complaiſante ou la victime.

La divinité, au ſurplus, étoit facile à obtenir; il ne falloit qu'avoir beaucoup de libéralité ou de puiſſance, ou du moins quelque manége, comme un certain Pſaphon, à qui il n'en coûta que la peine d'inſtruire un perroquet à dire; *Pſaphon eſt un Dieu*: il le lâcha enſuite dans une forêt remplie de pareils oiſeaux qui apprirent bientôt à répéter la même choſe : les habitans ne douterent point qu'ils ne fuſſent inſpirés; & en conſéquence, ils décernérent à Pſaphon les honneurs de la divinité. Combien de Charlatans, en tout genre, lui ont reſſemblé, & ont fait de quelques hommes, le mê

me uſage qu'il fit des perroquets?

Les Prêtres Egyptiens étoient les gens du monde les plus propres à ce manége: leur vie étoit auſtere, & leurs expreſſions n'étoient preſque toutes que des ſignes; ils avoient l'art de ſe laiſſer commenter & admirer. Moïſe fut le ſeul, dans ces temps, à qui leur fourberie n'en impoſa point: il avoit des lumieres ſupérieures à l'humanité, & une miſſion dont le caractere le garantiſſoit de toute ſéduction.

Des Juifs. Je dirai peu de choſe des Juifs qui donnerent à ce grand homme une peine inexprimable. Quoiqu'ils fuſſent attachés au vrai culte, leur conduite n'en fut ni plus conſéquente, ni moins ridicule, ni moins abſurde. Que de prévarications! que d'extravagances ne firent-ils pas? Sans parler de l'adoration du veau d'or & de tant d'autres ſottiſes; ne s'enivrent-ils pas encore

tous les ans, depuis près de trente ſiécles, dans un fête inſtituée par eux, en mémoire d'Eſther, prétendant que ce fut ainſi que cette Reine engagea Aſſuérus à épargner leurs ancêtres? Chaque année auſſi, ils maudiſſent Aman, & crient, à haute voix, dans leurs aſſemblées; *que ſon nom periſſe*.

L'enthouſiaſme & les viſions des Prophétes Juifs (c'eſt-à-dire des faux), ont toujours influé ſur la conduite de ce peuple. C'étoient des eſpéces de Poëtes qui ſe déchiroient les uns les autres, comme font ceux de nos jours: ils étoient élevés dans une ſorte de ſéminaire où ils jeûnoient, en bûvant cependant beaucoup, & où ils apprenoient à jouer de la harpe, qualité requiſe pour bien prophétiſer.

Le *Talmud*, livre ſacré parmi eux, veut qu'on s'abſtienne de tirer de l'eau des puits, la veille du Sabbath, auſſitôt après le Soleil couché; parce que

les ames du Purgatoire n'ayant que ce jour-là pour ſe rafraîchir, ſe rendent dans ces puits le plutôt qu'elles peuvent. Ce Livre défend aux Juifs de ſaluer un Chrétien, ſi ce n'eſt en le maudiſſant intérieurement; ou de lui ſouhaiter un bon voyage, à moins que l'on n'ajoute tout bas, *tel que celui de Pharaon dans les mers*, ou *d'Aman au gibet*.

Quelques-uns de leurs Rabbins aſſurent que Dieu lit ce Talmud tous les matins, pendant quatre heures; ils diſent encore gravement qu'il vint aux nôces d'Adam, coëffa Eve & danſa; qu'il eſt d'ailleurs inconſolable de la ruine de Jéruſalem. Depuis que les Juifs ſont ſortis de cette Ville, ils laiſſent toujours leurs maiſons imparfaites, en mémoire de ſa deſtruction. Ils croyent voir, dans toute la nature, des choſes qui ont rapport à eux: pluſieurs ſoutiennent que toutes les conſ-

tellations ſont rangées en caracteres hébraïques, fondés ſur ce que le Prophéte Iſaïe dit quelque part, que le Ciel, à la fin du monde, ſe roulera & ſe repliera comme un livre. Joſephe, Hiſtorien de cette Nation, Ecrivain d'ailleurs fort ſenſé, dit qu'une riviere ſituée entre les Villes d'Arcée & de Rafanée, obſervoit le jour du Sabbath, parce qu'elle couloit pendant ſix jours, & qu'au ſeptiéme elle ſe perdoit entiérement, pour recommencer toujours ainſi juſqu'à ſon embouchure.

L'imagination ſuperſtitieuſe des Juifs fut la ſource de tant d'idées extravagantes, ainſi que leur orgueil devint la cauſe de leurs malheurs. Le titre de *Peuple de Dieu*, leur avoit tourné la tête : une préſomption ridicule leur inſpira du mépris pour les autres Peuples, qui les en accablerent à leur tour ; car le mépris qu'on rend eſt ordinairement plus fort que celui dont il van-

ge. Il faut avoir la tête bonne & le cœur excellent, pour que la faveur ne gâte pas l'un & l'autre : auſſi arriva-t-il aux Juifs, ce qui arrive à certains Courtiſans, que les bienfaits de leur maître rendent ſi inſolens, que celui-ci, à la fin, s'en fatigue, & les livre au Peuple qui ſe fait un plaiſir de les fouler aux pieds.

Le Docteur South, Anglois, dit, dans un de ſes Sermons, que le Peuple Juif étoit naturellement rébelle, méchant, opiniâtre, & tel qu'il ſembloit que Dieu l'eût choiſi, par la même raiſon qui avoit engagé Socrate à prendre pour femme, Xantippe, c'eſt-à-dire, dans la vûe de faire connoître aux hommes ſon extrême patience.

CHAPITRE II.

DES GRECS ET DES ROMAINS.

LA probité des premiers Grecs fut si grande, qu'ils regarderent comme un crime le meurtre des animaux. Quelques-uns en tuerent, en mangerent par hasard, & pour avoir des complices, persuaderent aux autres de les imiter : ils crurent même que le Ciel n'en seroit point offensé, s'il en partageoit le profit, & lui offrirent les animaux qu'ils avoient tués. S'étant insensiblement familiarisés avec le meurtre des bêtes qu'ils n'offroient aux Dieux que par intérêt & par crainte, ils en vinrent jusqu'à se mocquer de ceux-ci ; mais, par une étrange inconséquence, tandis qu'au théâtre d'Athénes on rioit publiquement de la Divinité, Socrate, le plus sage des Grecs, fut condamné

Des Grecs.

à mort, parce qu'on le ſoupçonnoit de n'être pas dévot : tel fut, du moins le prétexte d'une condamnation dont le véritable motif fut l'importunité que cauſerent aux Athéniens la ſévérité de ſa morale, & la ſageſſe de ſes remontrances.

L'amour de la liberté, la Philoſophie & les Lettres, avoient rendu le Peuple d'Athénes, la Nation du monde la plus aimable, mais la plus légére : les Lacédémoniens, au contraire, par les loix de Licurgue, en devinrent la Nation la plus vertueuſe, mais la plus inſociable. Ce Légiſlateur obtint d'eux la choſe la plus difficile : elle n'eſt arrivée qu'une fois, & n'arrivera vraiſemblablement plus. Sans employer d'autres armes que la réputation de vertu qu'il s'étoit faite, & la ſupériorité de ſon génie, il obligea les riches à partager également leurs biens avec les pauvres ; fait difficile à croire, quand on

ſçait que l'intérêt, qui, de toutes les paſſions du cœur humain eſt la plus forte, en eſt auſſi la plus furieuſe, dès qu'on veut la priver de richeſſes, ſur leſquelles la poſſeſſion ſemble lui procurer de véritables droits.

Les loix de Lycurgue furent adoptées & ſuivies avec beaucoup d'exactitude, quoiqu'elles fuſſent preſque toutes contraires à la nature & aux paſſions : je crois cependant que de toutes ces loix, la mieux obſervée étoit celle qui autoriſoit un jeune homme à demander à un vieillard, époux d'une jolie femme, la permiſſion de lui faire un enfant. On n'enviſageoit, en cette occaſion que le bien de l'Etat. Ce motif animoit ceux du même Pays, qui faiſant la guerre aux Meſſéniens, & ayant juré de terminer cette guerre avant que de retourner dans leur Patrie, y renvoye-

rent, parce qu'elle traînoit en longueur, les jeunes ſoldats arrivés depuis le ſerment : ils leur donnerent à chacun des lettres de recommandation écrites à leurs femmes, où ils les prioient de ne pas laiſſer manquer la République de ſujets, & de coucher avec ces jeunes gens.

Les Grecs avoient des loix très-ſévéres contre le célibat. Ceux qui s'y conſacroient ne pouvoient aſſiſter à la lutte des filles qui combattoient nues devant le Peuple : c'étoient des profanes qu'il étoit même permis d'inſulter en certains jours de fêtes : on les livroit aux femmes qui leur diſoient des injures, & leur donnoient des ſoufflets.

Ces hommes ſi peu jaloux de l'honneur de leurs femmes, l'étoient infiniment de l'amitié de leurs Concitoyens, & pouſſoient là-deſſus la délicateſſe à l'excès : ils condamnerent à

l'amende un de leurs Chefs, parce qu'il ſe faiſoient trop aimer, alléguant que les cœurs, dans une République, ne devoient ſe poſſéder qu'en commun. Ce trait me rappelle celui des Vénitiens à l'égard d'un de leurs Magiſtrats, qu'ils jugerent digne de mort, pour avoir appaiſé tout-à-coup une violente ſédition : *celui qui a*, diſoient-ils, *le pouvoir d'en calmer une ainſi, peut en exciter une autre quand il lui plaira.* La crainte, dans ces Républicains, n'eſt ſouvent que le prétexte de la jalouſie. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont bien malheureux d'avoir ſans ceſſe à ſe défier du mérite & des ſervices ; ſemblables à ces gens qui prenant toujours des remédes ſans beſoin, ſe privent des nourritures les plus ſaines & s'exténuent par régime.

Les Grecs n'avoient pas moins de haine que de mépris pour les Perſes, & ce n'étoit pas ſans fondement, ſur-

tout à l'égard de leurs Souverains. Un Roi de Perſe étoit ordinairement de la derniere inſolence. Xercès fit jetter deux paires de chaînes dans la mer, pour la mettre aux fers, & lui fit donner trois cent coups de fouet, parce qu'elle avoit rompu un de ſes ponts; mais rien ne fut auſſi ridicule que la lettre qu'il écrivit au Mont Athos; la voici : *Superbe Athos, qui portes ta tête juſqu'au Ciel, ne ſois pas ſi hardi que d'oppoſer à mes travailleurs des pierres qu'ils ne puiſſent couper, autrement je te ferai couper toi-même, & précipiter dans la mer.*

A propos du Mont Athos, je me ſouviens d'avoir lû qu'un Sculpteur inſenſé s'aviſa de dire à Alexandre, qu'il en vouloit faire une Statue pour ce Conquérant, qu'elle auroit dans ſes mains une Ville contenant dix mille habitans, & que de l'autre elle verſeroit un fleuve : cette idée parut ſi extra-

vagante à Alexandre même, qu'il s'en mocqua, & dit que le Mont Athos avoit déja donné un aſſez grand ridicule à Xercès, ſans chercher encore à enchérir deſſus. Apparemment qu'Alexandre étoit ce jour-là plus raiſonnable qu'à l'ordinaire; car Quint-Curce nous apprend que ce Monarque fit conſtruire & laiſſer, dans un canton de l'Aſie, des machines & des équipages de guerre, qui ne pouvoient ſervir qu'à des géans, & cela, dans la vûe d'en impoſer à la poſtérité. Il voulut auſſi paſſer abſolument pour fils de Jupiter: ſa mere lui en faiſoit des plaiſanteries, en lui écrivant: *ne me brouillez point avec Junon.* Son bonheur & l'exemple des Rois de Perſe l'avoient enivré: ceux-ci exigeoient des reſpects qui tenoient de l'adoration. Un Prince de leur ſang, nommé Cyrus, Gouverneur de Province, avoit fait mourir deux de ſes parens, parce qu'ils avoient oublié de

couvrir leurs mains devant lui.

Cambyſe, étant ivre, avoit tiré, par paſſe-temps, une fléche ſur un jeune homme de ſa Cour qui en mourut à l'inſtant: ce barbare demanda au pere qui étoit préſent, ſi ce n'étoit pas bien adreſſer; le pere fut obligé de louer le Roi.

Ces Princes portoient la moleſſe auſſi loin que la cruauté: ils avoient une garde compoſée de femmes.

Le maniere d'élire les Souverains de Perſe étoit ſinguliere. Smerdis le Mage, uſurpateur de la Couronne, ayant été tué par ſept grands Seigneurs de la Cour, ils convinrent entr'eux que celui dont le cheval henniroit le premier, ſeroit élu Roi.

Quelle eſtime les Grecs, amateurs du mérite, pouvoient-ils avoir pour une pareille Nation qui d'ailleurs les menaçoit ſans ceſſe de ſon joug? Ils la haiſſoient au point qu'on puniſſoit de mort

ceux qui parloient de faire la paix avec elle : un jeune Athénien oſa le faire publiquement, & fut lapidé ſur le champ; on aſſure que ſa mere même lui jetta la premiere pierre. Je ne ſçaurois cependant approuver cette haine qu'un Peuple entretient contre un autre, quelque fondée qu'elle paroiſſe : elle eſt injuſte à l'égard des particuliers, funeſte aux deux Nations, & ſur-tout injurieuſe à l'humanité.

Les Républiques qui partageoient la Grèce, ne ſubſiſterent pas long-temps dans leur ſplendeur. Un Etat populaire eſt à l'égard d'un Etat Monarchique, ce qu'eſt un Philoſophe ou un Rigoriſte par rapport aux autres hommes. Une liberté ſage eſt une ſituation violente où la nature humaine ne reſte pas long-temps; elle reprend bientôt d'elle-même le chemin ordinaire. Tout s'abâtardit en peu de temps à Athénes : l'éloquence y dégé-

néra en bavarderie, la Philoſophie en ſophiſme, la liberté en licence; & celle-ci ſe convertit enfin en eſclavage.

Des Romains.

Les Romains n'eurent donc pas de peine à triompher des Grecs; mais ils traiterent ces vaincus avec diſtinction, prirent leur politeſſe & perdirent ce fond de férocité qui faiſoit en quelque ſorte le caractère de leur vertu: ils avoient trop de puiſſance pour vivre ſans ambition, & trop de richeſſes pour être long-temps ſages.

Ces maîtres de l'Univers ſe laiſſerent maîtriſer par la ſuperſtition. Le moindre bruit imprévû, la chûte de quelques piéces de bois, ou le tonnerre entendu dans l'éloignement, ſuffiſoient pour ſéparer leurs Aſſemblées. Un jour, à Rome, le même Sacrifice fut repris juſqu'à trente fois, parce qu'on avoit remarqué qu'à chaque

que fois il étoit arrivé quelque choſe qui avoit pû déplaire au Dieu. Cela ſe paſſoit dans le temps que la corruption des mœurs étoit à ſon comble. Tel eſt le cœur humain : il aime ſouvent à ſe faire un crime des choſes les plus légeres, pour avoir le droit d'enfreindre les loix les plus ſacrées.

Ce Peuple, dont le vice dominant étoit l'orgueil, après la perte de ſa liberté, rampa devant ſes tyrans, & eut la faibleſſe de pouſſer envers eux, la condeſcendance à l'excès. Une partie du Sénat fut d'avis de donner à Céſar un droit ſur toutes les femmes. Quels éloges ſerviles ne prodigua-t-il point à Auguſte ? Tibere même, & l'imbécille Claude en obtinrent des Autels, ainſi que tous les monſtres qui leur ſuccéderent. Caligula eut l'impudence de ſoutenir publiquement qu'il étoit d'extraction divine ; & pour le prouver, il demanda

à Vitellius s'il ne l'avoit pas vû coucher avec la Lune : celui-ci ſe tira d'une demande ſi embarraſſante, en répondant ; *il n'appartient qu'à vous autres Dieux de parler de pareils myſteres.*

La conduite de ces Tyrans, à l'égard de leurs Sujets reſſembloit aſſez à celle de certaines femmes à l'égard de leurs maris ; l'impertinence de celles-ci redouble ordinairement à proportion du mépris qu'elles ſentent que ces Meſſieurs méritent.

L'Empire ſe donnoit ſouvent au plus offrant, & même quelquefois à des gens qui n'avoient, pour tout bien & pour tout mérite, qu'un nom dont les ſyllabes leur paraiſſoient harmonieuſes : celui de *Régillianus* leur ſembla ſi beau & de ſi bon augure, qu'ils élûrent Empereur un Officier qui le portoit. Il arriva la même choſe, à peu près, aux Ambaſſadeurs de Louis VIII. Roi de France, envoyés à la Cour

d'Eſpagne, pour conclure le mariage de leur Maître : on leur laiſſa le choix de deux Princeſſes, dont l'une s'appelloit *Utraca*, & l'autre *Blanche* : celle-ci fut préférée à cauſe de la douceur de ſon nom, & de l'agréable idée qu'il préſentoit.

Les Empereurs Romains étoient quelquefois ſi fatigués des flatteries & des baſſeſſes de leurs Sujets, qu'ils s'en moquoient ouvertement : Tibere refuſa le prix de l'éloquence que le Sénat lui avoit injuſtement adjugé. Veſpaſien, qui ſe ſentoit vieillir & dépérir, leur diſoit en riant : *je deviens Dieu.*

C'étoient ces gens-là qui appelloient barbares tous les autres Peuples : il falloit que ces derniers fuſſent bien mépriſables, ou leurs contempteurs bien injuſtes & bien orgueilleux. Eſt-il poſſible que l'Hiſtoire intitulée *Univerſelle*, ne faſſe preſque mention que des quatre ou cinq Nations dont je

viens de parler ? Pourquoi eſt-elle ſi imparfaite ? Quelques Auteurs prétendent que c'eſt parce que les Scithes brûloient, dans le cours de leurs conquêtes, tous les Livres d'Hiſtoire qu'ils trouvoient, ſous prétexte que les Bibliothéques des Grecs & des Romains n'étoient pleines que d'écrits où ils vantoient éternellement la grandeur de leurs actions ; & que d'ailleurs ils traitoient de barbares des Peuples auſſi célébres qu'eux par leurs exploits & par leurs vertus. Il eſt vrai qu'on ignore les noms de cent Perſonnages qui ont maſſacré beaucoup plus d'hommes qu'Alexandre & Céſar : ceux-ci cauſerent d'importantes révolutions, eurent un caractére éclatant, & ſur-tout de bons Hiſtoriens : le défaut d'une de ces trois choſes ſuffit pour faire manquer la grande célébrité. A peine connoît-on ce Ziſca, Chef des Huſſites, qui gagna de

ſuite huit batailles conſidérables contre un Empereur d'Allemagne : il devint aveugle après les quatre premieres ; & en mourant, il ordonna à ſes ſoldats de faire un tambour de ſa peau, perſuadé que le bruit qui en ſortiroit, ſeroit ſeul capable d'effrayer les ennemis.

Les Turcs rejettent auſſi toute chronique nationale, à cauſe de la partialité des Auteurs ; mais ſi cette Nation avoit eu des Hiſtoriens, ils auroient fait comme les autres : il faut avoir un eſprit ſupérieur & preſqu'unique, pour ſe dépouiller entiérement de ſes préjugés, & principalement de ceux qu'on a toujours en faveur de ſon Pays, ſi peu conſidérable qu'il ſoit : l'amour propre eſt la ſource de l'amour de la Patrie ; & l'on ne doit pas être ſurpris d'entendre dire aux Ethiopiens que leur contrée eſt la plus belle du monde, & que, tandis que Dieu en-

voyoit les Anges former les autres parties de la Terre, il ſe donnoit la peine de créer lui-même l'Ethiopie.

Tout le monde ſçait qu'une des cauſes de la ruine de l'Empire Romain, fut la tranſlation de ſon Siége à Conſtantinople. Les Grecs, habitans de cette grande Ville, étoient, comme leurs ancêtres, ſpirituels, vifs & grands parleurs : dès qu'ils profeſſerent la Religion Chrétienne, l'eſprit de vétillerie & de ſchiſme s'empara d'eux : on vit naître une foule d'opinions extravagantes ſur les Myſteres & ſur les Dogmes, qui leur firent dire autant de ſottiſes que répandre de ſang : l'arianiſme ſur-tout, & la Doctrine des Yconoclaſtes, ou Briſeurs d'images, leur cauſerent des maux irréparables.

Il ne reſte plus de l'Empire Romain, que celui d'Allemagne, qui en eſt à peine l'ombre; un Sénat à Rome qui croit avoir ſuccédé à l'ancien ; des

Loix dont nous aurions fait ſagement de ne pas tirer la plûpart des nôtres, & un nom qui nous remplit encore d'une admiration ſtérile. Cette énorme Puiſſance a ſubi le ſort de ces grands fleuves, qui commencent comme des ruiſſeaux, deviennent comme des torrens; & après avoir entraîné tout ce qu'ils rencontrent ſur leur paſſage, s'élargiſſent au point de faire perdre de vûe leurs bords, & s'engloutiſſent enfin dans des terres, où ils ne laiſſent que des marais & quelques étangs.

CHAPITRE III.

DES MAHOMÉTANS.

ON trouve chez les Mahométans des coutumes assez singulieres; ils en ont sur-tout une qui l'est infiniment; elle concerne l'adultere. Lorsqu'un homme s'avise de se plaindre devant le Juge de l'infidélité de sa femme, on donne presque toujours gain de cause à celle-ci : on les mande tous deux au Tribunal pour les démarier en présence d'un autre homme, à qui l'on dit : *voulez-vous prendre cette femme pour la vôtre ?* il ne manque pas de répondre *oui* : l'on enferme aussi-tôt les nouveaux mariés dans une chambre où ils restent seuls assez longtemps pour inquiéter beaucoup l'accusateur ; après quoi l'on donne à la femme la liberté de choisir de ces deux

hommes celui qui lui plaît davantage : elle préfere toujours le premier mari, qu'une pareille leçon a bien du corriger.

Il n'étoit pas difficile d'en impoſer à ces Peuples groſſiers : c'eſt ce que fit avec ſuccès leur Prophéte Mahomet. Il ſçut auſſi leur inſpirer un eſprit de fanatiſme & de guerre qui les mena fort loin. Ce fourbe habile ne leur avoit dit que trois choſes principales, qu'il eut ſoin de leur répéter cent mille fois avec enthouſiaſme, & d'un ton prophétique ; les voici : *Croyez en Dieu & en moi ſon Prophéte, & vous goûterez, pendant une éternité, des plaiſirs ſemblables à ceux que vous connaiſſez.* Ils le crurent, & ſa Religion fit des héros de ces barbares.

Les Turcs en obſervent les pratiques extérieures avec la plus ſcrupuleuſe régularité. Pendant leur carême ils n'oſent, ni laver leur bouche, ni

même avaler leur ſalive ; & quand ils ſe baignent, ils ſe gardent bien de mettre la tête dans l'eau, de peur qu'il n'en entre quelque goutte par les oreilles & par les narines : cette précaution étant inutile aux femmes, le bain leur eſt défendu pendant ce temps-là.

Ce Peuple, qui nous paraît féroce, a une eſpéce d'humanité qui s'étend juſques ſur les chiens : on répondra qu'elle s'y borne peut-être. Quoi qu'il en ſoit, on voit à Conſtantinople des hoſpices fondés pour ceux de ces animaux qui ſe trouvent ſans maîtres : pluſieurs perſonnes font, en mourant, des legs conſidérables pour leur entretien. Plus loin, c'eſt-à-dire, juſqu'à Surate, on trouve un établiſſement bien plus ſingulier en faveur des bêtes de toute eſpéce : on y entretient, pour elles ſeules, un grand hôpital dans toutes les formes : le croi-

ra-t-on ? On pouſſe la charité juſqu'à payer de pauvres hommes pour ſe laiſſer piquer par mille petits inſectes qui ſe nourriſſent de leur ſang. L'opinion où ſont les habitans de ce Pays, que les ames de leurs parens ou de leurs amis ont pu paſſer dans le corps de ces petits animaux, eſt la cauſe de cette coutume auſſi bizarre qu'inhumaine. On ne peut guères rendre raiſon d'une de nos extravagances, ſans en alléguer une autre pour le moins auſſi forte.

Les Turcs, avec toute leur humanité pour les chiens, ont bien du rapport aux Parthes & aux Moſcovites. A l'égard du Gouvernement, ils veulent qu'on les mene avec dureté, mais juſqu'à un certain point : car ils deviennent les tyrans de ceux qui ne le ſont pas à leur gré. Les Empereurs Turcs ne peuvent jamais rien changer aux coutumes, ſans courir de grands

riſques. Ils peuvent d'ailleurs ſe jouer des biens & de la vie des hommes, & faire tout ce qui leur paſſe par la tête. Le Sultan Oſman créa Vice-Roi de Chipre un de ſes Jardiniers, pour lui avoir vû planter un chou de bonne grace.

Un des points eſſentiels de la Religion des Mahométans, eſt de faire le voyage de la Mecque: ceux qui l'ont fait, obtiennent de grands priviléges, & ſont regardés comme de très honnêtes gens, quelques crimes qu'ils ayent commis: ils ſont à couvert de toutes pourſuites, & jouiſſent d'une réputation de ſainteté, qui aſſure leur bonheur dans ce monde & dans l'autre. Ce n'eſt pas ſeulement aux hommes, que ce voyage donne des priviléges: le chameau qui a eu l'honneur de porter à la Mecque les préſens du Grand-Seigneur, eſt très-conſidéré, & paſſe pour être conſacré au Prophéte: ce titre

l'exempte, pour le reſte de ſes jours, de tous travaux pénibles : on lui dreſſe, pour ſa demeure, une cabane où il vit en repos, bien ſoigné & bien nourri. Quand on ſonge après cela, que les Sultans ſont ſouvent à la veille d'être dépoſés ou étranglés, ne diroit-on pas volontiers qu'il vaudroit mieux être le chameau de Mahomet, que le Maître de ſes Sectateurs ?

Les Perſans, dont la Religion eſt la même que celle des Turcs, ont à peu près les mêmes coutumes, ainſi que les Peuples du Mogol. Il y a cependant pluſieurs Sectes dans le Mahométiſme, qui ſont des ſources d'une haine éternelle entre ces Nations. Ces différentes opinions ont coûté beaucoup plus de ſang aux Aſiatiques, que les héréſies n'en ont fait répandre en Europe ; parce que ceux-ci ne s'amuſent point à diſputer ſur les bancs, mais commencent toujours par ſe bat-

tre, ſur-tout les Turcs. Les Perſans paſſent pour être plus éclairés, & ſont aſſez dogmatiſeurs.

Les Arméniens nous ſont connus par leur application au commerce, & par une exceſſive jalouſie. Tous les Peuples d'Orient renferment leurs femmes ; mais rien n'approche de la ſévérité avec laquelle les Arméniens traitent les leurs. Tavernier nous apprend qu'elles ſont couvertes de leurs voiles le jour & la nuit, & qu'il y a même, dans ce Pays-là, des maris qui n'ont jamais vû le viſage de leurs épouſes : ils ſe gênent bien plus que les autres pour être moins trompés ; & c'eſt beaucoup s'ils ne le ſont pas davantage.

On ne peut rien dire des Mogols, ſinon qu'ils ſont très-mal policés : on en va juger par un ſeul trait. Quand l'Empereur a pluſieurs enfans mâles, il leur donne à chacun un Gouvernement ; mais ils n'y commandent que

de la priſon où ils ſont renfermés pendant la vie de leur pere ; après ſa mort, ils ramaſſent le plus de troupes qu'ils peuvent, & ſe battent les uns contre les autres, juſqu'à ce qu'il y en ait un qui ait vaincu ſes freres ; ces Princes, & tous ceux qui les ont défendus, ſont égorgés ſans pitié. Le malheur d'une révolution ne leur apprend point à en prévenir une ſemblable. Un uſage établi, quelque pernicieux qu'il ſoit, devient ſacré, entraîne la raiſon, fait taire l'intérêt, & triomphe de la nature même.

On raconte qu'un Souverain du Mogol, embarraſſé ſur le choix d'une Religion, fit élever un enfant ſans lui apprendre aucune langue, perſuadé qu'il parleroit de lui-même celle du Pays dont la Religion ſeroit la meilleure. Après toutes ces précautions, il ſe trouva que l'enfant ne ſçut parler aucune langue, & il eſt clair que cela ne de-

voit pas être autrement. Ce fait eſt plus abſurde encore que ridicule, mais il revient à mon but, qui eſt de prouver la folie de notre eſpéce; car je trouve qu'il eſt preſqu'auſſi extravagant d'avoir imputé ce projet à quelqu'un, que de l'avoir ſoi-même exécuté.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

DES INDIENS ORIENTAUX.

LA ſuperſtition étend ſon empire ſur tout l'Univers ; mais on peut dire que ſon trône eſt aux Indes Orientales. L'opinion de la métempſicoſe eſt pour ces Peuples une ſource féconde d'extravagances : elle eſt d'autant plus folle qu'ils s'efforcent de l'appuyer ſur de beaux raiſonnemens. *La vertu*, diſent-ils, *doit néceſſairement être récompenſée & le vice puni : cela ne ſe peut mieux faire que par des tranſmigrations d'ames dans divers corps ; celle d'un riche ſouillé de crimes paſſera dans le corps d'un pauvre accablé de miſeres, & ainſi du contraire.* Ils rendent raiſon par-là de l'inégalité des conditions ; ils ſoutiennent que leur principal Dieu, forcé par ſa nature à prendre toujours le

meilleur parti, ne pouvoit agir autrement : d'ailleurs il s'épargne l'embarras de créer des ames à chaque inſtant. On ignore ſi cette idée bizarre eſt venue des Egyptiens ou des Indiens : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle s'eſt étendue bien au-delà du Pays de ces derniers. Depuis le Mogol juſqu'au Japon, & même encore plus loin, elle eſt généralement reçue. Les anciens Gaulois en furent auſſi fort entêtés : leurs Généraux, pour encourager les ſoldats au combat, les aſſuroient que leurs ames, en quittant leurs corps, iroient promptement en animer d'autres. On a été bien ſurpris de trouver ce dogme établi chez les Peuples de l'Amérique : où peuvent-ils l'avoir puiſé ? Quel énigme à deviner pour nos Sçavans !

Ceux des Indes n'ont pas commis moins de ſottiſes que les nôtres : ils ont fait couler des fleuves de ſang

pour des queſtions de pure métaphiſique. Pluſieurs Ecoles célébres diſputent depuis long-temps les unes contre les autres, & ne ſe ſont jamais accordé la moindre choſe. Quand les raiſons ou les poulmons leur manquent, on en vient aux mains, & ces Philoſophes engagent ſouvent des Souverains dans leurs querelles pour ſe débarraſſer de leurs adverſaires qu'ils font maſſacrer. Au reſte, je ne ſçai d'où vient l'opiniâtreté de ces Docteurs à raiſonner ſur la Métempſicoſe; ils ne prendroient ſûrement pas cette peine, s'ils ſongeoient qu'en fait d'opinions ſuperſtitieuſes, les raiſonnemens bons ou mauvais ſont preſque toujours inutiles, & qu'elles proſperent fort bien ſans autre ſecours que notre crédulité.

La divinité aux Indes ſe multiplie à l'infini : les anciens Payens ne comptoient que trente mille Dieux;

les Indiens en ont trente millions : tout eſt ame ou Dieu dans ce Pays-là. L'auſtérité, dans les pratiques de la Religion, y eſt portée au plus bizarre excès. Nos Peres de la Trappe ne ſont que des apprentifs auprès des *Faquirs*, Moines des Indes ; les jeûnes outrés ne ſont que la moindre partie de leurs mortifications : les uns demeurent couchés ſur le dos, & ne changent jamais de ſituation : d'autres reſtent debout, les bras toujours élevés vers le Ciel ; & la roideur que leurs nerfs en contractent, au bout d'un certain temps, les met dans l'impoſſibilité de les abaiſſer. Ces Moines ſont toujours nuds : ils s'attirent, par leurs auſtérités, la vénération des Indiens ; & s'il en faut croire les Voyageurs, les femmes outrent la matiere à cet égard. Pluſieurs Indiens adorent le feu ; & par conſidération pour lui, ſe précipitent dans les flam-

mes. D'autres rendent de profonds reſpects aux ſerpens, ſe proſternent devant eux, & les ſuivent à genoux; mais ces animaux incivils ne laiſſent pas que d'affliger leurs adorateurs par de cruelles morſures, ce qui ſans doute augmente leur ferveur. Le culte le plus pénible paraît toujours le meilleur, parce que la ſuperſtition, fondée ſur la crainte, attriſte l'imagination. On croit d'ailleurs, en ſouffrant beaucoup pour l'Etre qu'on adore, le forcer en quelque ſorte à la reconnaiſſance.

Malgré tous ces actes de dévotion, les mœurs de ces Peuples n'en ſont pas moins déréglées. Rien n'égale leur libertinage : il eſt ſi public à Gamjam, qu'on y cria à ſon de trompe, il y a quelques années, qu'il étoit trop dangereux de fréquenter les Catins de la Ville, mais qu'on pouvoit, ſans courir beaucoup de péril, voir les Reli-

gieuſes qui deſſervoient le Temple.

Les Prêtres de l'Idole adorée à Carnate, ont coutume de chercher tous les ans une épouſe à leur Dieu. Lorſqu'une femme ou une fille leur plaît, ils l'enlevent & l'entraînent dans le Temple où ils font la cérémonie du mariage; c'eſt-à-dire, qu'ils en abuſent; ce qui n'empêche pas que le Peuple ne la regarde comme l'épouſe d'un Dieu.

Les Rois du Pays où l'on ſouffre de pareils abus, ſont ordinairement tirés des familles les plus obſcures: c'eſt peut-être la ſeule contrée de l'Univers où cet uſage ſe pratique: tels de leurs Cuiſiniers ſe croiroient déshonorés de manger avec eux. Ces Princes offrent des nés à leurs Dieux: pluſieurs de leurs gens les coupent à tous ceux qu'ils rencontrent, & les apportent à leurs maîrres qui les récompenſent, & enfilent ces nés enſemble juſ-

qu'à ce qu'ils ayent completté le nombre exigé par leurs Divinités.

On rapporte qu'un Monarque de ce Pays étant tombé dans une riviere, en fut retiré par un de ſes Sujets, lequel fut puni de mort pour avoir eu l'inſolence de mettre la main ſur lui: effectivement il avoit eu tort de ne l'avoir pas laiſſé noyer.

Scouten dit, dans le ſecond tome de ſes Voyages, qu'on adore à Bengale un Dieu repréſenté ſous la figure d'un beau jeune homme. Les Indiens aſſurent qu'il eſt dans une mer de ſucre, où ſans ceſſe careſſé par deux belles femmes, il gouverne le Monde en dormant: les habitans de ce Pays ſont probablement pareſſeux, voluptueux & gourmands; mais c'eſt comme par-tout ailleurs. Le même Auteur atteſte que les habitans d'Aracan, trouvant de la baſſeſſe à dépuceler une fille, confient ce ſoin à des Ma-

telots Hollandais qui ſont bien récompenſés pour ce ſervice.

On lit dans les mêmes Voyages, que les Canariens adorent un Dieu nommé *Quivelinga* : il reſſemble fort à Priape. Toutes les jeunes filles que l'on va marier, ſont conduites vers ſa ſtatue : les plus proches parentes de la mariée la tiennent, la pouſſent contre cette ſtatue, & ne la laiſſent point en repos, qu'il n'y ait des marques évidentes que le Dieu a eu ſa virginité; après quoi l'époux fait de grandes réjouiſſances pour remercier Quivelinga de l'honneur qu'il vient de lui faire.

Les Portugais s'étant établis à Ormus & à Tutucorin, Pays célébre pour la pêche des perles, y firent recevoir la Religion Chrétienne d'autant plus aiſément que les naturels de ce pays en avoient une dont les cérémonies reſſembloient à pluſieurs de la nôtre : elles en approchoient ſi fort,

que

que la plûpart d'entr'eux s'imaginerent que quelques perſonnes de leur Nation avoient paſſé chez les Portugais, & les avoient inſtruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que chacun de ces Peuples regarda cette conformité dans les cérémonies de la Religion, comme une preuve de la vérité de la ſienne : celle des deux qui avoit beſoin de cette preuve, ne pouvoit être que la fauſſe.

Je ne puis croire ce qu'on impute à quelques Miſſionnaires Eſpagnols & Portugais qui ſont dans ce Pays-là : on prétend que pluſieurs y ſongent ſérieuſement à leurs intérêts : ils ont, dit-on, à leurs ſouliers, des talons de fer creux où ils mettent des diamans, & ferment ces petites boëtes d'une façon très-adroite. La maniere dont ils donnent avis de leur opulence à leur Général, n'eſt pas moins ingénieuſe ; ils lui écrivent ainſi : *Nous*

foulons plus que jamais aux pieds les richeſſes de l'Inde.

Quand on partage aux Indes le bien d'un pere entre ſes enfans, le plus ſot en a toujours la meilleure part, parce qu'il eſt, dit-on, le moins en état de la faire valoir; mais on ne ſonge pas que lui-même, s'il étoit pauvre, n'en vaudroit peut-être que mieux.

Il ſe trouve à Maduré une famille très-illuſtre, & dont les Rois mêmes ſont iſſus, qui prétend deſcendre en droite ligne d'un âne. Ceux de cette maiſon traitent les ânes comme leurs freres : ils prennent leur défenſe en toute occaſion, & ne ſouffrent point qu'on les batte ou qu'on les charge trop : quiconque en viendroit à ces extrémités, ſeroit cité en Juſtice & condamné à l'amende. En temps de pluie, ces nobles donneront le couvert à un âne, & le refuſeront à ſon

conducteur, s'il n'eſt pas de leur maiſon. La nobleſſe eſt un préjugé qui ſemble autoriſer le plus petit nombre à mépriſer le plus grand : il eſt pourtant ſûr que celui-ci vaut toujours le mieux : la raiſon nous le dit ; mais l'uſage veut qu'on penſe autrement ; elle n'a plus rien à dire.

CHAPITRE V.

DES AMÉRICAINS ET DES AFRICAINS.

LES Peuples domptés, ou plutôt détruits par les Eſpagnols en Amérique, avoient des mœurs & des coutumes particulieres; mais le peu de Mémoires qui nous en reſtent, ne nous en a laiſſé qu'une imparfaite connoiſſance. On ſçait en général que les Péruviens & les Mexicains pourvoyoient à leurs beſoins par la culture de quelques arts; que leurs loix étoient ſages, & leurs Pays aſſez bien policés; du reſte, ils étoient fort ignorans & fort bornés: ils ne ſe déſabuſerent qu'avec peine de la magie ou de la divinité qu'ils attribuoient aux Eſpagnols: ils ne pouvoient comprendre que leurs manœuvres & leurs inſ-

trumens de guerre euſſent quelque choſe de naturel, tant les hommes ſont portés à croire ce qui eſt le moins croyable! Ces Peuples adoroient le Soleil, & leurs Monarques s'en diſoient les petits enfans.

Preſque tous les autres Américains ſont ſauvages: il y en a même chez qui l'on ne découvre aucune trace de culte rendu à quelqu'Etre que ce ſoit; tels ſont les Chiquites & les Chiriquans: les premiers n'en rendent pas même au Diable qu'ils redoutent. Les derniers ont une Coutume ſinguliere, c'eſt de porter la culotte ſous le bras comme on fait ici le chapeau. Vouloir rendre raiſon de ces extravagances, en ſeroit une preſqu'auſſi forte.

Les Nacthes, habitans des bords du Miſſiſſipi, adorent le Soleil: leur Chef ſe dit ſon frere, le ſalue à ſon lever, lui préſente ſa pipe pour fumer, & lui preſcrit la route qu'il doit tenir

dans ſa courſe. A la mort de ce Chef, ſes domeſtiques & ſes femmes ſe laiſſent volontiers étrangler pour le ſuivre : ces dernieres, cependant, peuvent s'en exempter lorſqu'elles nourriſſent un enfant ; mais, le plus ſouvent, loin d'accepter cette grace, elles étouffent leur enfant pour ne pas perdre le droit de s'immoler.

Ces preuves éclatantes de leur fidélité n'empêchent pas qu'elles ne ſoient légitimement ſuſpectes de libertinage, car c'eſt toujours le fils de la ſœur du Roi qui ſuccéde au défunt, afin d'avoir plus ſûrement pour ſucceſſeur un Prince du ſang Royal ; il ne s'en fie pas du tout à la Reine. C'eſt donc le point d'honneur, plutôt que la tendreſſe, qui porte ces femmes à s'immoler pour leurs maris : quelque fameux exemple de fidélité conjugale donné à ces Peuples, en excitant leur admiration, aura pu établir, parmi

eux, cette coutume inſenſée. L'imitation de la vertu peut devenir un uſage, mais la vertu elle-même le devient rarement.

Les Négres que l'on tranſporte d'Afrique à S. Domingue, ſont encore plus ſtupides que les naturels du Pays. Le Pere Jéſuite qui a fait l'Hiſtoire de cette Iſle, dit qu'on ne peut rien leur faire entendre de la Religion Chrétienne ; & que cependant un Miſſionnaire ne doit pas balancer à les baptiſer, en ſe ſouvenant de ces paroles du Prophéte dans le Pſeaume 36 : *Homines & jumenta ſalvabis, Domine.*

Dans certains cantons de leur Pays, ces Négres n'ont point de Dieu fixe ; ils en font tant qu'il leur plaît. Avant de ſortir de chez lui, un Négre forme le deſſein d'en chercher un, & le trouve dans la premiere choſe qu'il rencontre. Il lui dit que ſi l'affaire qu'il va entreprendre, réuſſit, il l'adorera

toujours ; qu'autrement il en prendra un autre ; & il tient parole. Il n'imagine pas que la Divinité qu'il abandonne, ait la puiſſance & la volonté de s'oppoſer à ce qu'il va entreprendre. Quoique l'on attribue aux Dieux, dont on ſe forme l'idée, beaucoup plus de pouvoir & d'intelligence qu'à ſoi-même, on ne les fait pourtant d'ordinaire que les premiers de la claſſe où l'on eſt. Ainſi le Dieu d'un ſot & celui d'un homme d'eſprit doivent être auſſi différens que ces deux hommes le ſont entr'eux.

Chez les Hottentots, habitans des Iſles d'Afrique, quand on veut faire politeſſe à quelqu'un, on piſſe ſur lui : plus celà ſe fait largement, & plus on s'en tient honoré. L'uſage eſt que le Prêtre s'acquitte abondamment de cette fonction ſur les nouveaux mariés ; ils s'accroupiſſent devant lui, & reçoivent cette aſperſion avec une joie

extrême. On prétend que, lorſque le Roi du Monomotapa éternue, il ſe fait de grandes acclamations de proche en proche dans tous ſes Etats.

Le Pere Labo, dans ſon voyage de l'Abyſſinie, dit qu'un certain Peuple de l'Afrique a la coutume, dès que les filles ſont nées, de les coudre par un endroit que leurs époux ſeuls peuvent découdre : les meres & les Gouvernantes n'ont preſque rien à faire dans ce Pays-là; mais les maris n'en doivent-ils pas être plus occupés ?

Le pauvre Pere ſe plaint d'avoir reçu de rudes coups de bâton en entrant chez un Roi de ce Pays, auquel il ſe faiſoit préſenter. Il alloit le complimenter, lorſqu'une vingtaine de grands drôles ſe jettant ſur lui, le battirent bien fort : il ſe réfugia vers la porte, où on lui fit alors beaucoup de civilités : il demanda pourquoi on l'avoit battu ; c'eſt une coutume éta-

blie chez nous, dirent-ils, pour apprendre à ceux qui y viennent, qu'il n'y a point au monde de Nation plus brave que la nôtre, & qu'il faut s'humilier devant elle.

Les Pays de l'Afrique, contigus à l'Asie, sont, ou ont été fort policés, témoins les anciens Egyptiens & les Ethiopiens modernes; les arts étoient encouragés au Caire: Jean Léon, dans sa description de l'Afrique, rapporte qu'il a vû mener en triomphe, dans une Ville de cette contrée, un Ouvrier qui avoit attaché une puce avec une chaîne d'or. Cette curieuse bagatelle est assez commune dans quelques Villes d'Allemagne.

Entre les Peuples policés de l'Afrique, il ne faut pas oublier les anciens Arabes. J'ai déja parlé de leur sorte d'esprit, & des arts que nous leur devons. Je dirai encore qu'ils avoient coutume de se réjouir beaucoup en

trois occaſions ; ſçavoir, quand leurs femmes accouchoient d'un enfant mâle, qu'il naiſſoit un poulain d'excellente race, ou qu'il paraiſſoit un bon Poëte.

Strabon rapporte que chez eux les hommes d'une même famille n'avoient qu'une femme entr'eux tous. Céſar dit la même choſe des Anglais de ſon temps. L'Auteur que j'ai cité d'abord, prétend que chez les Médes, une femme paſſoit pour être aſſez mal pourvue quand elle n'avoit que cinq maris. Ces Peuples avoient en cela quelqu'idée de la proportion.

Au rapport d'Hérodote, les femmes étoient communes chez les Auſſes. Quand les enfans étoient aſſez forts pour marcher ſeuls, leurs meres les menoient dans une grande aſſemblée, & le premier à qui ils s'adreſſoient, étoit réputé leur pere, & obligé, ſans doute, à les nourrir. Ce choix, qui paſ-

ſoit apparemment pour une preuve de paternité, ne devoit plaire qu'à des impuiſſans ou à des vieillards, car c'étoient les ſeuls qu'il pût honorer.

Montagne aſſure que les filles des Brachmanes, qui reſtoient quelque temps ſans être mariées, faiſoient aſſembler le Peuple, & trouſſoient leurs juppes devant tout le monde, pour faire voir, comme par bravade, qu'il ne leur manquoit rien pour le mariage. Il y a, contre la pudeur des femmes, quelque choſe de plus fort que nos attaques & l'attrait du plaiſir; c'eſt l'intérêt de leur beauté.

Amelot de la Houſſaye raconte que la Reine Eliſabeth ſe comporta à peu près, comme ces filles des Brachmanes, devant M. de Sanci, Ambaſſadeur de Henri IV en Angleterre. Celui-ci propoſant à la Reine un mariage entr'elle & le Roi ſon Maître, elle répondit qu'il n'y falloit pas ſon-

ger, par raiſon de politique, & non parce qu'elle manquoit de charmes : pour le prouver, elle montra ſa cuiſſe à l'Ambaſſadeur, qui mit un genou en terre & la lui baiſa, en diſant à Elizabeth qui paraiſſoit s'en fâcher : *Pardonnez-moi, Madame, ce que je viens de faire ; c'eſt ce qu'auroit fait mon Maître s'il en avoit vû autant.*

J'en ai dit aſſez ſur des Peuples auſſi barbares que ceux dont je viens de parler : je croirois même que ç'en eſt trop, s'il n'étoit pas agréable de voir quelquefois la nature humaine abandonnée à elle-même, & privée de lumieres acquiſes. Après avoir promené ſes regards ſur de beaux jardins & des campagnes cultivées, on n'eſt pas fâché de rencontrer de temps en temps des rochers & des ſolitudes,

CHAPITRE VI.

DES CHINOIS.

ON trouve, au-delà des Indes Orientales, un Pays ſix fois plus étendu que la plus grande Monarchie de l'Europe; c'eſt le vaſte Empire de la Chine : il eſt entrecoupé de canaux & de rivieres qui font la communication de toutes ſes parties. Le Peuple immenſe qui l'habite, eſt le plus ancien, le plus laborieux, un des plus riches, & peut-être le plus ſage de la Terre. Depuis plus de 4000 ans, cet Empire n'a preſque point éprouvé de changement conſidérable. Le caractere de ſes habitans a dû contribuer à cette ſtabilité : leur phlegme n'a point d'exemple : on aſſure qu'un François diroit, en un quart-d'heure, plus de choſe qu'un Chinois n'en pour-

roit entendre dans deux jours. Ces derniers ont pourtant beaucoup d'eſprit, de juſteſſe & de ſagacité, connaiſſent toutes les ſciences, exercent tous les arts; mais il faut convenir que la pratique, en tout, eſt plus de leur goût que la théorie. Les ſciences ont été réduites chez eux en arts, &, pour ainſi dire, en métiers; ce qui fait qu'on ne les y pouſſe pas au point où nous les avons portées.

Les Chinois ſont follement jaloux de leur aſtronomie: ils veulent abſolument faire recevoir leur calendrier par les Peuples voiſins; & ſans aimer la guerre, ils l'ont quelquefois faite pour un ſimple almanach.

S'ils n'avoient que le ridicule que peut donner cet entêtement, il ne ſeroit point ici queſtion d'eux; mais ils ne ſont pas, en bien des choſes, beaucoup plus ſenſés que les autres. La plûpart cultivent l'Aſtrologie; ceux

même qui n'y croyent pas s'en amuſent : cette profeſſion leur eſt lucrative. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que preſque tous leurs Aſtrologues ſont aveugles, & qu'ils ſont tous fort riches : ils ne diſent, ſans doute, que des choſes qui font plaiſir.

On prétend que l'Empereur, pour donner à ſes Sujets l'exemple du travail, & faire fleurir l'agriculture, laboure tous les ans un champ, & que l'Impératrice file en préſence du Peuple. Rien n'eſt plus beau : mais par malheur, ces ſages inſtitutions ſe changent preſque toujours en pures cérémonies, & ne font plus d'impreſſion ſur les eſprits.

A la Chine, pour aſpirer aux charges, il faut étudier ſans ceſſe ; ce n'eſt qu'un long & pénible travail qui peut mettre au fait des affaires. Auſſi les gens de lettres ſont les ſeuls Grands, & même les ſeuls Nobles de l'Etat : tout

tout y demande une ſcience profonde & une étude aſſidue ; juſqu'au cérémonial qui eſt très-rigoureux : il y a un Tribunal où l'on ſubit là-deſſus de grands examens : il exige de tout le monde la plus ſcrupuleuſe régularité. Les Ambaſſadeurs des Princes voiſins n'en ſont pas même exempts : on a coutume de les exercer pendant quarante jours aux cérémonies du Pays, à peu près comme on exerce nos Comédiens, lorſqu'ils ſe préparent à repréſenter une Piéce nouvelle. Cet eſprit de cérémonial ſe répand juſques ſur le peuple, à qui on en a donné des formules. Leur politeſſe eſt extrême : ils ſe mettent à genoux les uns devant les autres quand ils ſe diſent bon jour ou adieu. Ils ne ſont injuſtes qu'envers les étrangers qu'ils dupent avec plaiſir, & barbares que pour leurs enfans nouveaux nés, qu'il expoſent ſouvent dans les

rues ſans pitié : les Chrétiens vont quelquefois les ramaſſer & les baptiſer ; ce ſont maintenant preſque les ſeules converſions que l'on puiſſe faire dans ce Pays-là.

Le Paganiſme n'y eſt, dit-on, établi que depuis peu de temps ; & comme le Peuple y eſt auſſi attaché à ſes Dieux, que les Grands de l'Etat paraiſſent peu s'en ſoucier, chaque profeſſion a ſon Idole : la divinité s'y communique auſſi facilement que la dignité de Marquis & de Comte dans quelques Pays de l'Europe. La porcelaine a ſon Dieu : il s'appelle *Lapouza*, du nom d'un ouvrier fameux en cet art, qui ne pouvant exécuter à ſon gré un morceau qu'il avoit promis à l'Empereur, ſe jetta, de déſeſpoir, dans un fourneau brûlant : il fut alors regardé comme un héros par les Chinois, qui depuis en firent un Dieu.

Fô eſt leur grande Idole : ſes Prê-

tres, nommés *Bonzes*, ſont des gens adroits, fourbes & ſçavans dans l'art de s'emparer de l'eſprit des femmes : ils ont avec elles de fréquentes intrigues : ils leur perſuadent que ce corps où l'on eſt en paſſant, eſt une vile maſure qui ne doit cauſer aucune inquiétude, & que pluſieurs perſonnes de leur ſexe, en accordant des faveurs demandées par de ſaints perſonnages, ont eu commerce avec le Dieu Fô lui-même, ſans le ſçavoir, ou croyant n'avoir affaire qu'à ſes Prêtres.

La métempſicoſe paſſe, dans ce Pays-là, pour un article de foi. Nos Miſſionnaires rapportent un trait plaiſant de deux Bonzes, qui ſçurent mettre à profit cette bizarre opinion. Voyant dans la cour d'un payſan deux ou trois canards, ils ſe proſternerent devant la porte, & ſe mirent à pleurer & à gémir de toutes leurs forces :

la maîtreſſe de la maiſon leur demanda le ſujet de leur chagrin. *Nous ſçavons*, lui dirent-ils, *que les ames de nos peres ont paſſé dans le corps de ces animaux ; & la crainte où nous ſommes que vous ne les faſſiez mourir, nous fera mourir nous-mêmes de déſeſpoir.* *Il eſt vrai*, dit la payſanne, *que notre deſſein étoit de les vendre ; mais, puiſque ce ſont vos peres, je vous promets de les conſerver.* *Peut-être*, répliquerent-ils, *que votre mari n'aura pas la même charité, & vous pouvez compter que nous perdrons la vie s'il leur arrive quelqu'accident.* Enfin, après un long entretien, la douleur apparente des Bonzes toucha ſi fort cette bonne femme, qu'elle leur donna les canards. Que ne donneroit pas une dévote ? La ſuperſtition eſt auſſi ſimple & auſſi libérale que l'hypocriſie eſt avide & adroite.

On trouve à la Chine une coutume

établie autrefois dans le territoire de Babylone. On vend les filles qui ſont belles & qui n'ont point de parens ; & l'argent qu'on en retire, ſert à marier les orphelines laides : la ſomme qu'on donne à celles-ci, augmente à proportion de leur laideur, de même qu'on vend les autres à proportion de leur beauté.

Un mari y achete toujours ſa femme, & ne l'a jamais vûe avant de l'épouſer : il s'en ſie au rapport de quelque vieille entremetteuſe de mariage, ſur les agrémens de ſa future & ſur la bonté de ſon caractere. Lorſqu'on eſt convenu des articles, on amene la fille à ſon époux en chaiſe à porteur bien fermée ; il l'ouvre pour s'aſſurer par ſes yeux de ſa bonne ou mauvaiſe fortune : il s'en trouve qui, mécontens de leur ſort, referment auſſi-tôt la chaiſe, & renvoyent la fille, conſentant de perdre l'argent

qu'ils ont donné : ainſi, il y a tel pere qu'une fille très-laide a pu enrichir.

Les femmes ne ſortent jamais de la maiſon que portées & couvertes d'un voile. D'ailleurs, il leur eſt preſqu'impoſſible de marcher, vû la petiteſſe de leurs pieds, que l'on a ſoin d'entretenir, parce que c'eſt un de leurs principaux agrémens. Les Chinois & les Chinoiſes le penſent ainſi ; mais on prétend que cette idée n'a été établie par les premiers, que pour ôter aux femmes l'envie de courir & de ſe montrer.

Ce Peuple a ſous ſa domination des Inſulaires qui ne ſont pas trop bien policés. Pluſieurs, pour ſatisfaire le penchant qu'ils ont de ſe diſtinguer de la foule, lorſqu'ils ont fait quelque prétendue belle action, gravent ſur leur peau des figures groteſques d'arbres, d'animaux, de fleurs, ce qui leur procure de ſi vives douleurs,

qu'elles ſeroient capables de leur cauſer la mort, ſi l'opération ſe faiſoit ſans diſcontinuer ; ils y employent pluſieurs mois, & même une année entiere : mais cela doit-il nous paraître étrange, à nous qui connaiſſons des Pays où, pour obtenir les moindres marques de diſtinction, l'on s'expoſe aux plus grands périls ?

Ces Inſulaires ſont regardés avec mépris par les Chinois. Ces derniers ſont nés philoſophes, & ſçavent mettre le prix à toute choſe ! On a, dit-on, traduit en leur langue, les Œuvres du Pere Mallebranche que nous entendons très-peu : les Lettrés, qui paſſent pour Athées, le trouvent très-clair, & prétendent qu'il eſt de leur avis ; c'eſt ce que je ne crois pas. Ils ont des livres en tout genre ; mais s'ils reſſemblent à une de leurs Tragédies qu'on nous a traduite, nous les trouverions bien mauvais. Les hé-

ros de ce Drame, après avoir dit un couplet, danſent & ſifflent : la Piéce commence ainſi : *Je m'appelle un tel ; je viens de-là, je vais là :* vingt années ſont la meſure du temps que dure cette Tragédie. On y fait mourir un homme ſous le bâton : il eſt vrai qu'il fait une action très-belle, en ſe laiſſant tuer ainſi par un des chefs de la conſpiration dont il eſt ; il aime mieux mourir que de l'accuſer : celui-ci eſt forcé à cette barbarie par le tyran qui ſe défie de lui : cette conſpiration s'eſt tramée par l'héritier du trône que l'aſſommeur fait paſſer pour ſon fils qu'il a laiſſé ſacrifier ſous le nom du Prince ; action vraiment héroïque & digne de notre Théâtre ! elle y a même été miſe avec ſuccès.

Les Chinois ont auſſi des Comédies ; mais on ne les joue qu'aux grands repas qui ſe font avec le ſérieux & le cérémonial dont ces Peuples ſont par-tout

par-tout accompagnés: il faut que les convives portent les morceaux à leur bouche ou boivent dans le même temps à un certain ſignal. L'exercice qu'on fait faire en Europe aux troupes les mieux diſciplinées, n'eſt pas plus régulier. On ſert une quantité prodigieuſe de petits plats ſur les tables; car chaque convive a la ſienne : on ne ſe contente pas de changer de linge à tous les ſervices, on change auſſi d'appartement; & peu à peu, la joie ſuccéde au ſérieux & au cérémonial; mais c'eſt toujours une joie très-modérée, & telle qu'elle nous paraîtroit encore fort triſte. Quand tout eſt fini, l'on donne quelqu'argent pour les maîtres d'hôtel & les Comédiens. Il eſt à remarquer qu'on ne vient point à ces feſtins, qu'on n'y ait été invité trois fois, huit jours auparavant, la veille & le jour même: il ſembleroit à un Français que le projet de ces gens-là, en ſe raſſemblant,

ſeroit de s'ennuyer mortellement.

Ils ont dans l'année un jour fort célébre, où l'on fait la fête des lanternes : on en allume des milliers ; il y a tel Seigneur fort riche, qui, ce jour-là, ſe ruine en lanternes.

La magnificence, & ſur-tout la propreté, brillent dans les appartemens des Chinois ; mais il s'en faut bien qu'ils approchent en cela des Japonois leurs voiſins. Pluſieurs voyageurs atteſtent que les appartemens des maiſons de Paris, & les chambres des vaiſſeaux Hollandais, ſi renommés pour l'éclat & la propreté, ne ſont rien en comparaiſon des demeures des Japonois. Quand ils donnent des repas, ils font, comme les Chinois, des feux d'artifice qui tapiſſent la chambre, en prenant toutes ſortes de formes & de couleurs, mais ſans rien brûler, ni ſentir mauvais : ils y joignent des caſſollettes remplies des meilleures

odeurs, & dont la fumée prend toujours une figure agréable, par le moyen de petits arbuſtes de filagramme par où elle paſſe. La muſique n'y eſt point oubliée : on n'y ſert point de volaille qui n'ait le bec & les pattes dorées. Les plats ſont de la plus belle porcelaine, garnis de rubans façonnés en fleurs. Si tout cela eſt vrai, les Sibarites n'étoient que des gens groſſiers auprès des Japonois.

Je ne dirai qu'un mot des Siamois, dont le Pays eſt aſſez pauvre & mal policé. Il réſulte des relations que nous en avons, que ceux qui y ont le plus d'eſprit, ſont les éléphans; on apprend fort aiſément à ces animaux tout ce qu'on veut ; il y en a même qui ſont voleurs de grand chemin ; mais ils ſe contentent de dépouiller les paſſans. Je rapporterai ſeulement, qu'il y a une loi à Siam, qui ordonne de fendre la bouche à ceux qui ne parlent pas aſſez.

& de la coudre à ceux qui parlent trop. Comment garder un ſi juſte milieu? La crainte de n'y être plus, eſt ſeule capable de le faire perdre.

On prétend que les Chinois poſſédoient, avant nous, l'invention de la Poudre & celle de l'Imprimerie, & que même elles nous viennent d'eux. C'eſt un fait que nos Sçavans n'ont point encore éclairci; ils ignorent à qui l'on doit attribuer l'invention de ces deux arts: ceux qui la donnent aux Chinois, diſent que quand les Tartares s'emparerent de cet Empire, pluſieurs étrangers y paſſerent avec eux, & entr'autres, Marc-Paul, Italien, qui rapporta ces arts de la Chine en Europe.

CHAPITRE VII.

DES ITALIENS ET DES ESPAGNOLS.

Des Italiens.

LES Grecs du Bas-Empire, chaſſés par les Turcs de Conſtantinople, ſe retirerent en partie dans l'Italie : ils y apporterent leur vivacité, leurs goûts, & cet eſprit de chicane qui s'eſt depuis répandu dans l'Europe entiere. Des Nations groſſieres, maîtreſſes de Rome, en avoient exilé les arts : ils y furent rappellés par les Grecs ; & l'Italie, pour la ſeconde fois, leur dut ſa politeſſe.

Elle étoit diviſée en petites Principautés, dont les Chefs ſe faiſoient quelquefois la guerre, comme il ſeroit à ſouhaiter qu'elle ſe fît toujours. Quand deux armées étoient en préſence, leurs Généraux ſe ménageoient une entre-

vûe où l'un avoit coutume de dire à l'autre; *Vous avez ſix cens hommes; j'en ai cent de plus, & probablement je vous battrois : accommodons-nous.* On s'accommodoit ordinairement; & lorſque par haſard on en venoit aux mains, il n'y avoit guères plus d'un homme ou deux de tués. On n'oſoit ſe frapper dans ces combats; on ſe contentoit de ſe pouſſer : il falloit bien que quelqu'un s'y trouvât étouffé.

La guerre ne pouvant terminer les querelles de ces Princes, ils ſe livrerent à la politique; elle leur devint néceſſaire : moins on a de puiſſance, plus on eſt obligé de prendre des meſures pour ſe la conſerver. Ils étudierent Tacite, premiere ſource de la théorie politique, & dont Machiavel n'eſt que le commentateur. Enfin les Italiens & les Eſpagnols apprirent à toutes les Cours de l'Europe, l'art de ſe conduire par principes dans les affaires

d'Etat. Cet art fut exercé avec distinction par plusieurs Papes & par plusieurs Rois d'Espagne & de France; cependant il avança peu leurs affaires; ils étoient trop connus pour ce qu'ils vouloient être, & péchoient contre un des premiers principes de leur art, qui ordonne de le cacher.

On se défioit trop de Sixte V, de Philippe II, & de Louis XI, pour qu'ils pussent beaucoup réussir. Ces deux derniers se ressembloient assez; méchans, fins & dévots, ils vécurent & moururent à peu près de la même maniere. Louis, à l'agonie, fit faire une formule de prieres où l'on demandoit à Dieu le rétablissement de sa santé : le Prêtre y glissa un mot de celle de l'ame : *ôtez cela*, lui dit le Roi, *si nous voulons obtenir ce que nous désirons, ne demandons pas tant de choses à la fois.*

Philippe mourant fit dresser, par-

devant Notaire, un acte où ſon Confeſſeur lui répondoit de ſon ſalut : on ſtipuloit que s'il y manquoit quelque choſe, cette omiſſion ſeroit ſur le compte du Directeur, & non ſur celui du Roi, qui d'ailleurs s'engageoit à faire tout ce que celui-ci lui preſcriroit. L'un de ces deux Souverains vouloit vivre encore, & l'autre être ſauvé ; mais tous deux ſe comportoient avec le Ciel, comme ils avoient toujours fait avec les hommes ; c'eſt-à-dire, qu'ils vouloient le tromper.

A l'égard des Papes, les excès commis par quelques-uns, ont été, ſans doute, exagérés par des Ecrivains de parti : ce ſont, en général, des vieillards ſages & conſommés dans la connaiſſance du monde & des affaires. S'ils ont eu ſouvent preſqu'autant de pouvoir ſur les Monarques de l'Europe, que les Prêtres Egyptiens en avoient ſur leurs Rois, à qui ils or-

donnoient de se tuer eux-mêmes quand bon leur sembloit ; ils ont aussi quelquefois été traités comme le Souverain des Sabéens, jouissant d'une puissance illimitée dans l'intérieur de son Palais, mais lapidé par ses Sujets, si-tôt qu'il en sortoit : les Papes, du moins en France n'ont jamais impunément franchi les bornes de leur pouvoir.

Les Italiens n'ont pas été nos maîtres seulement en politique : nous leur devons encore beaucoup de choses utiles & agréables. Le goût de tous les arts, l'Architecture, la Sculpture, la Peinture & la Musique, ont passé d'Italie en France. Les Italiens semblent être nés principalement pour ce dernier art ; ils en ont presque tous le goût ou le talent : les maisons, les Spectacles & les Eglises, retentissent sans cesse de sons harmonieux : on mutile quantité de gens, pour qu'ils puissent mieux chanter. La Musique leur

paraiſſant très-propre pour inſinuer la dévotion, on ne néglige rien pour l'entretenir dans un Pays où tout le monde y eſt extrêmement porté. On y voit à chaque pas des Saints & des Reliques: les Tréſors des Egliſes en ſont remplis; les plus ſingulieres de ces Reliques, dont parle Miſſon, ce ſont deux phioles, dans l'une deſquelles on conſerve un rayon de l'Etoile qui guida les trois Rois, & dans l'autre, le ſon des cloches de Jéruſalem.

Le même Auteur dit que les Payſans du canton de Naples, où eſt le tombeau de Virgile, le prennent pour un Saint: le maître du lieu aſſure qu'un bâtiment voiſin de ce tombeau étoit la Chapelle où ce ſaint homme entendoit la Meſſe: d'autres diſent qu'il étoit ſorcier, & prétendent que c'eſt lui qui fit un cheval de bronze d'une grandeur énorme, dont on voit encore la tête à Naples, chez un grand Seigneur.

Cette variété d'opinions ſur le même homme me rappelle ce que dit M. Spon, au ſujet de Noſtradamus, enterré à Salon en Provence, moitié dans l'Egliſe & moitié dehors, parce qu'on ignoroit s'il étoit Prophéte ou ſorcier.

Les Italiens, en général, ont autant de feu que de ſagacité. Preſque tous leurs défauts ſont un effet de la forme de leur Gouvernement, qui les empêche de porter le courage & la raiſon auſſi loin qu'ils le pourroient faire. La diviſion de leur Pays en petits Etats, & l'Inquiſition, ſont pour eux des obſtacles à l'héroiſme & à la philoſophie: ils ont eu cependant de grands hommes en tout genre; mais combien n'ont-ils pas eu de peine à percer? Le célébre Galilée eſſuya toutes ſortes de mortifications: il s'étoit hautement déclaré pour le ſyſtême de Copernic, adopté de nos jours: la Con-

grégation du S. Office, qui en fut très-ſcandaliſée, cenſura les deux points fondamentaux de cette hypotèſe; & retint Galilée priſonnier, juſqu'à ce qu'il eût fait une abjuration ſolemnelle de ſa philoſophie: cette opinion ſi raiſonnable parut alors aux Théologiens, abſurde, hérétique & contraire à l'Ecriture Sainte. On n'avoit point encore ſongé que Dieu, en parlant de la ſtabilité de la terre & du tournoyement du Soleil, s'étoit accommodé à notre maniere de voir & de parler.

Quoiqu'il y ait en Italie, des Prêtres fort ſçavans, le plus grand nombre eſt d'une ignorance ſinguliere: on en a des traits remarquables. Un Auditeur de la Chambre Apoſtolique, nommé *Raggi*, entendant citer le Code dans un plaidoyer, le prit pour un témoin, & ordonna aux Sbires de le ſaiſir au corps.

Un Géométre Italien avoit fait un livre, intitulé : *Des Sections Coniques* : l'Inquiſiteur, à qui il demandoit un privilége pour l'impreſſion, lui dit : *je veux bien vous l'accorder, mais à condition que vous mettrez à la tête de votre livre, SECTIONS CRONIQUES, titre plus décent que l'autre.*

Si quelquefois on reproche l'ignorance aux Eccléſiaſtiques de ce Pays, on ne reproche pas moins l'orgueil aux Peuples qui l'habitent, & ſur-tout aux Romains modernes : on prétend qu'ils ſont d'une fierté inſupportable. Un Anglais revenant de chez eux, me dit qu'ils n'avoient hérité de leurs ancêtres que la ſuperſtition & la vaine gloire, & qu'ils n'étoient que les excrémens des Scipions & des Lucullus.

C'eſt depuis peu de temps que j'ai appris qu'il y a encore à Rome une eſpéce de Sénat : il a même toutes les prétentions de l'ancien. Une Gazet-

te faiſoit mention d'un diſcours prononcé devant le Pape, par un député de ces Sénateurs, qui lui diſoit entr'autres choſes : *Il eſt bien glorieux pour vous, de voir à vos pieds ce même Peuple & ce même Sénat qui a vû aux ſiens tant de Rois.* Il eſt plaiſant que ces Meſſieurs ne ſe ſouviennent de cela que pour ſe l'attribuer : ils me rappellent l'aventure de ce Notaire de leur Pays, appellé *Nicolas Gabrini de Rienzi*, qui s'échauffa tant la tête par la lecture de Tite-Live, qu'il entreprit de remettre le Gouvernement de Rome ſur l'ancien pied : il prit le temps où le Pape réſidoit à Avignon, pour parler à la canaille de liberté, de Conſuls & de Tribuns : il les étourdit tant de tout cela, qu'ils lui laiſſerent prendre peu à peu quelqu'autorité : il ſe fit nommer Tribun ; & tout le monde enfin lui obéit, ſans ſçavoir pourquoi. Le Pape le fit tranſ-

porter à Avignon & mettre au cachot : à peine fut-il ſorti de Rome, que pluſieurs factieux voulant profiter de la diſpoſition où le Peuple étoit d'obéir au premier venu, ſe firent des partiſans & uſurperent la ſouveraineté : le Pape renvoya à Rome Gabrini, en le confirmant dans ſon autorité de Tribun, pour qu'il exterminât ces petits tyrans : il les abolit en effet, & le devint bientôt lui-même : le Peuple s'en laſſa, le pourſuivit & l'aſſomma comme il s'enfuyoit, en criant avec les autres, pour ſe mieux cacher, *qu'on tue ce traître-là.*

Il y a peu de Princes & de Cardinaux en Italie, qui n'ayent à leurs gages quelques nouveaux convertis. Le dernier Grand-Duc de la Maiſon de Médicis en avoit pluſieurs ; &, ſelon l'uſage ancien de toutes les Cours, & ſi humiliant pour l'humanité, il avoit auſſi des fols. Un An-

glais, paſſant par Florence, demanda à deux gens de ſa Nation ce qu'ils y faiſoient. L'un lui dit : *Je ſuis payé pour être le fol de Monſeigneur. Pour moi*, dit l'autre, *j'ai cent écus pour faire le Catholique de ſon Alteſſe.*

Ce Prince paſſa les dernieres années de ſa vie, dans ſon lit, ſans être malade : il étoit entouré de bouteilles de liqueurs dont il buvoit ſans ceſſe, & de quantité de petits garçons bien poudrés.

Un autre Prince, Duc de Parme, s'occupoit tous les jours à concilier entr'eux des Comédiens qu'il payoit. *Je ne conçois pas*, diſoit-il, *que les plus grands Politiques de l'Europe le ſoient plus que moi, s'ils n'ont pas le ſecret de tenir en paix une troupe de Comédiens.*

Ces occupations n'étoient pas du moins ſi pernicieuſes que celles d'un Duc de Milan, nommé Jean *Galéas*, qui ne faiſoit exterminer dans ſa Principauté,

cipauté, les voleurs, que parce qu'il vouloit, disoit-il, y être le seul de ce métier-là. Il auroit mérité le sort de Gabrino Funduli, Seigneur de Crémone, qui commit tant de crimes, qu'il fut condamné à mort & conduit au supplice. En y allant, il dit aux assistans, qu'il ne se repentoit de rien, sinon d'avoir manqué un beau coup. *J'ai pu*, dit-il, *précipiter, du haut de la tour de mon Château, le Pape Jean & l'Empereur Sigismond qui y étoient montés seuls avec moi : cette action auroit fait parler de moi éternellement.* L'intention de ces sortes de monstres, est de faire beaucoup de bruit dans le monde : il est fâcheux qu'on ne puisse pas convenir de les oublier à jamais, pour augmenter en quelque sorte leur punition ; mais plus ils sont dignes de tout châtiment, moins ils éprouvent celui-là. Une vertu éminente & rare frappe moins l'imagination,

& s'attire moins notre curioſité, qu'un crime énorme & ſingulier.

Les Italiens, par leur eſprit & par leur rafinement, ont fait au reſte de l'Europe, preſqu'autant de mal que de bien : s'ils ont beaucoup avancé le progrès des arts, ils ont un peu gâté nos mœurs ; mais peut-on acquérir une grande politeſſe, qu'il n'en coûte toujours quelque choſe à la vertu ?

Des Eſpagnols.

L'orgueil & l'ignorance dont on accuſe quelques Italiens, ſont peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on impute, à cet égard, à la plûpart des Eſpagnols. Loin de profiter des diſpoſitions heureuſes qu'ils reçoivent ordinairement de la Nature, pour ſe diſtinguer par les vertus & par les lumieres, ils ſe livrent à une exceſſive pareſſe, & préferent une ignorance oiſive, aux beaux arts qu'ils mépriſent.

La valeur, la galanterie & la dévotion, ſemblent former leur caractere & celui des Portugais. Ils conſervent beaucoup de ſang-froid dans les périls ou dans les revers. Un Eſpagnol déja borgne, paſſant par un Jeu de Paulme, reçut un coup qui lui creva l'autre œil; & pour toute plainte, ne fit que dire, *bon ſoir*. On dit qu'un Soldat Portugais n'ayant plus de balles dans un combat, s'arracha les dents pour charger ſon mouſquet.

La galanterie de ces Peuples eſt aſſez connue: je ne puis cependant omettre l'aventure d'un certain Seigneur Eſpagnol, qui, déſeſpéré de n'avoir pû voir de près ſa maîtreſſe depuis bien des années, l'invita à une fête publique qu'il donnoit dans ſa maiſon, s'aviſa d'y mettre le feu aux quatre coins; & lorſque l'incendie eut fait quelque progrès, prit ſa Dame entre ſes bras, & la porta très-hon-

nêtement chez elle, ravi d'avoir pû la toucher.

Montagne dit que la femme d'un Arragonois fut ſi laſſe des galanteries ſolides & réitérées de ſon mari, qu'elle s'en plaignit à la Reine par un placet, où elle expoſoit que ſon époux ne pouvoit ſe paſſer de lui rendre ſes devoirs, au moins huit fois par jours, même en temps de jeûne. La Reine, par un arrêt, régla les plaiſirs d'un honnête mariage, à ſix hommages par jour. Cette Reine étoit elle-même bien honnête de vouloir ainſi corriger de pareils excès, qui cependant ſe corrigent aſſez d'eux-mêmes.

Les Eſpagnols ont eu de tout temps, pour les pratiques extérieures de la Religion, un zéle très-louable, s'il eût pu ſe contenir dans de juſtes bornes : mais la ſuperſtition, l'avarice & la cruauté, leur ont fait, dans l'eſprit des autres Nations, un tort irré-

parable. Ils ont dépeuplé, par leurs maſſacres en Amérique, un Pays grand comme l'Europe, dont ils ont fait diſparaître douze ou quinze millions d'hommes, qui n'avoient d'autre tort envers eux, que de poſſéder de l'or, que ſouvent même ils ne leur refuſoient pas. Un jour que les Indiens leur apportoient des vivres, les Eſpagnols ſe jetterent tout-à-coup ſur leurs bienfaiteurs, & les tuerent tous: chaque Eſpagnol avoit coutume d'en pendre treize en l'honneur de Notre Seigneur & des douze Apôtres: ils dreſſoient de grands chiens à pourſuivre ceux qui ſe ſauvoient dans les montagnes: il falloit qu'ils fuſſent atteints & déchirés dans l'eſpace de temps qu'ils employoient à dire le *Pater* ou le *Credo*. Le Pere Charlevoix dit qu'ils avoient un chien fort renommé pour ces ſortes d'exploits, & qui ſeul avoit tué plus d'Américains, que

pluſieurs Eſpagnols ; il s'appelloit *Béréſillo*, & il avoit paye de Soldat. Il faudroit croire, pour l'honneur de l'humanité, que les Hiſtoriens ont beaucoup exagéré la barbarie des Eſpagnols, ou que ceux-ci n'étoient pas des hommes.

Perſonne n'ignore leur attachement & celui des Portugais pour l'Inquiſition. Pluſieurs de leurs Rois ont tenté vainement de ſupprimer ce Tribunal. L'Hiſtoire de Portugal rapporte, à ce ſujet, un fait très-remarquable, en ce qu'il prouve qu'un Roi nommé Dom Pedre, oſa s'oppoſer à l'injuſtice de quelques Inquiſiteurs. Un d'eux avoit tué un homme dans une querelle particuliére ; & cette action s'étoit faite avec tant d'éclat, que ſes confreres ne purent s'empêcher de le punir pour la décence ; mais ils ſe contenterent de lui interdire les fonctions de ſon miniſtere. Dom Pedre, indigné de ce

procédé, & n'oſant cependant éclater contr'eux, ordonna ſecrettement à un Maçon de tuer ce mauvais Prêtre, ce qui fut exécuté au grand ſcandale des Inquiſiteurs : ils voulurent s'emparer du Maçon pour le faire mourir : le Roi s'en mêla alors, & ne fit que lui interdire les fonctions de ſon métier.

Philippe III, Roi d'Eſpagne, ne fut pas ſi hardi dans une circonſtance à peu près ſemblable ; puiſqu'il ſe laiſſa condamner lui-même par l'Inquiſition, ſans qu'on ait ſçû s'il fit la moindre réſiſtance. Voici le fait, tel qu'il eſt raconté dans les Mémoires du Comte *de Rouſſi*. Deux Cordeliers condamnés au feu, pour avoir prêché la Religion Proteſtante, remercioient Dieu, en allant au ſupplice, de ce qu'il les avoit jugés dignes de ſceller de leur ſang la vérité de l'Evangile. Le Roi les entendit, & ne put s'empê-

cher de dire assez haut : *Voilà des hommes bien malheureux, d'être punis de mort pour une chose dont ils sont si fort persuadés.* Ces paroles furent rapportées au S. Office, qui s'en scandalisa beaucoup, & qui, par grand ménagement, voulut bien se contenter d'une palette de sang qu'on tireroit au Monarque, & qui seroit brûlée par la main du Bourreau. L'on ne sçait lequel des deux, du Roi ou de l'Inquisition fut le plus déshonoré par cette Sentence.

Est-il possible que des Nations, estimables d'ailleurs, soient abâtardies par des opinions & des abus si ridicules. Ne semble-t-il pas, en voyant leurs belles qualités étouffées par tant de vices & par une si mauvaise éducation, que la Nature les avoient destinées à devenir les maîtresses du monde, mais que, pour notre repos, la fortune en a décidé autrement ?

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

DES ALLEMANDS ET DES MOSCOVITES.

Des Allemands.

LES Nations du Nord de l'Europe ſont moins ſuperſtitieuſes que celles du Midi : leur imagination eſt moins échauffée, & leur jugement plus net : les Allemands ont eu quelques guerres de Religion ; mais la politique en a toujours été la véritable ſource. Ils ont un phlegme que les paſſions même peuvent à peine émouvoir, & qui les attache conſtamment à l'uſage le plus ancien ou le plus ſenſé. Ils ſont encore aujourd'hui tels que nous étions du temps de la premiere Race de nos Rois : leur Gouvernement & leurs mœurs ont éprouvé peu de changement. L'Empire eſt un grand Fief, dont le Chef a pour Vaſſaux pluſieurs

Souverains unis à-la-fois, & diviſés entr'eux. Les Grands Seigneurs y ſont extrêmement fiers & jaloux de leur nobleſſe, le Peuple groſſier, robuſte & belliqueux, & les Sçavans occupés à compiler des Livres d'érudition & de droit. Preſque tous les Allemands ont pour but de bien boire & de ſoutenir leurs prérogatives; tout autre intérêt céde à ceux-là: la plûpart des Princeſſes y ſont élevées dans l'indifférence de la Religion Catholique ou Proteſtante; &, ſelon qu'elles épouſent un Seigneur de l'une ou de l'autre Egliſe, on leur dit la veille de leurs nôces: *Mademoiſelle, vous irez demain à la Meſſe*, ou *au prêche, pour tout le reſte de votre vie.*

L'Allemagne a beaucoup de Chapitres dont le revenu eſt très-conſidérable; on n'y reçoit que des Princes; ils y boivent largement, & même en l'honneur des morts: on lit à ce

ſujet, dans un acte de l'Abbaye de Kedlimbourg: *Pleniùs inde recreantur mortui.* Ils s'imaginent apparemment que les morts prennent un grand plaiſir à voir boire les vivans.

Ces Peuples ont une ſuperſtition aſſez particuliere; c'eſt celle de croire aux génies, à la cabale & aux revenans. Pluſieurs Allemands ſont perſuadés qu'il y a des morts qui viennent la nuit ſucer les vivans, & s'engraiſſer de leur embonpoint. Le petit livre de l'Abbé de Villars, intitulé: *Le Comte de Gabalis*, nous a donné une idée de la cabale & des génies. J'obſerverai en paſſant que cet ouvrage a eu plus de réputation qu'il n'avoit de mérite: la plaiſanterie n'y eſt point aſſez marquée; l'air grave y régne trop. On doute quelquefois ſi l'Auteur badine ou parle ſérieuſement: il débute fort bien: *Devant Dieu ſoit l'ame du Comte de Gabalis*, &c. mais il dit qu'il fut

véritablement effrayé des myſteres qui lui furent découverts touchant la cabale : on voit un homme qui auroit été auſſi faible & auſſi crédule que ſon Héros, ſi ces fables n'euſſent point paſſé pour abſurdes, & s'il n'eût pas vécu dans un ſiécle où la bonne plaiſanterie & la ſaine philoſophie commençoient à ridiculiſer & à éclairer les ſottiſes des hommes.

On trouve dans les voyages du Baron de Polnitz, d'aſſez bons traits ſur les mœurs des Allemands, & ſur la maniere de vivre de quelques-uns de leurs petits Princes. L'un d'eux, dit-il, a ſoixante femmes de chambre, qu'il fait venir l'une après l'autre, en les avertiſſant par autant de ſonnettes, dont les cordons de différentes couleurs ſont dans ſon appartement. Un autre n'aime que les baſſes de viole, & ſa chambre en eſt toute remplie : un de ces inſtrumens,

dont le manche touche au plancher, eſt nommé par ce Prince la Reine des baſſes de viole. Le Baron parle auſſi d'un troiſiéme qui avoit dans ſa chambre deux robinets, l'un de vin blanc & l'autre de vin rouge, dont il falloit boire une douzaine de verres avant que de lui parler; il craignoit ſans doute qu'on n'eût ſur lui quelqu'avantage, c'eſt-à-dire, qu'on n'eût plus de raiſon que lui; & en cela, il en manquoit moins qu'à l'ordinaire.

Malgré le commerce perpétuel qui régne entre les Peuples de l'Europe, les Allemands conſervent encore ce bon ſens, cette bravoure & cette franchiſe qui caractériſoient les Gaulois leurs anciens voiſins & nos ancêtres: les rafinemens des Italiens & notre fauſſe délicateſſe n'ont pas pénétré bien avant chez eux. *Vous voulez peut-être par-là*, me dira-t-on, *faire la ſatyre de leur groſſiéreté. Si c'étoit mon*

deſſein, répondrai-je, *je leur imputerois un défaut qui feroit croire qu'ils ont encore bien des vertus.*

Des Moſcovites.

Quoi qu'il en ſoit, ces Peuples qui nous paraiſſent un peu groſſiers, & qui tâchent d'imiter quelquefois nos mœurs & nos goûts, ont à leur tour des imitateurs ; ce ſont les Moſcovites ; encore ont-ils bien de la peine à approcher de leurs modéles : ils ont reçu d'eux quelques leçons de diſcipline militaire ; mais en tout le reſte, ils leur ſont fort inférieurs. Je vais donner en peu de mots une légére idée de leur ignorance, de leur ſuperſtition & de leur eſclavage.

Un Miniſtre Luthérien ayant interrogé quelques-uns d'eux ſur les moyens dont ils devoient ſe ſervir pour gagner la vie éternelle, ils lui répondirent qu'il étoit fort incertain que le Ciel fût fait pour eux, & qu'ils le

croyoient réſervé au Czar & aux grands Seigneurs : ils craignoient apparemment de les y rencontrer.

Les payſans Moſcovites ont des maîtres qui ſouvent les maltraitent fort & les aſſomment pour la moindre faute : cependant ils ne voulurent jamais conſentir que le Czar Jean Bazile changeât cette coutume, & commuât leur peine en quelque petite ſomme. Généralement parlant, ils ne font cas que d'une domination impérieuſe, & veulent être traités tyranniquement, comme les Parthes, dont Tacite dit qu'ils aimoient à être gouvernés durement, & qu'ils regarderent comme un défaut l'humanité avec laquelle un de leurs Rois, élevé à Rome, leur commandoit.

L'ignorance profonde & volontaire des Moſcovites ſur toutes choſes, provient en partie de ce qu'ils croyent que de s'inſtruire, c'eſt entreprendre ſur les

droits du Souverain, & que nul homme ne doit apprendre ce que le Czar ignore ni ce qu'il ſçait.

Quand on a dans ce Pays-là un voiſin qui fait bien ſes affaires, on l'attribue au Saint dont il a chez lui l'image, & on le lui emprunte pour quelqu'argent.

En général, les Moſcovites paraiſſent encore moins inſtruits des devoirs de la Religion Chrétienne, que ne le ſont les Polonais leurs voiſins, dans quelques cantons de leur Pays.

Pluſieurs Miſſionnaires qu'on y avoit envoyés, furent très ſurpris de n'y trouver dans l'eſprit des habitans, aucune notion de la *Trinité*. Ils s'efforcerent envain de leur en donner. Un d'eux s'aviſa, pour y parvenir, de comparer ce myſtere à une bougie compoſée de trois choſes, de cire, de mêche & de flamme: il crut, à l'air dont on l'écoutoit, que ſes au-

diteurs avoient enfin compris ce qu'il leur expliquoit, & leur demanda ce que c'étoit que la Trinité : il n'en put jamais tirer d'autre réponſe, ſinon qu'il leur ſembloit que c'étoit une bougie.

On ne peut diſconvenir que les mœurs des Moſcovites n'ayent beaucoup changé depuis quelque temps, par les ſoins infinis du Czar Pierre I, un des plus grands hommes de ſon ſiécle. Quel Monarque eſt deſcendu comme lui de ſon trône, pour donner à ſes Peuples l'exemple de l'induſtrie & du travail ? Il apprit tous les arts & tous les métiers, pour porter ſes Sujets à les cultiver. On l'eût regardé ſans doute, & à juſte titre, comme le plus grand Roi du monde, ſi, avec tant de génie & de talens, il eût eu les vertus d'un homme ; mais l'humanité lui manquoit.

Quand les Moſcovites meurent, on

a coutume de leur mettre dans la bouche une petite piéce d'argent, qu'on appelle *le denier de S. Pierre.*

Je ne ſçais s'il eſt vrai, comme on le prétend, que les nouveaux mariés, en Moſcovie, ſont ſouvent ſept à huit jours ſans pouvoir conſommer le mariage, par une oppoſition très-forte que la nature y a miſe du côté des femmes : ainſi l'on pourroit, ſans rien craindre, y laiſſer des jours entiers, une fille ſeule avec un garçon.

Les femmes Moſcovites ſe parent ſinguliérement : lorſque la mode de ſe mettre des mouches au viſage fut parvenue juſqu'à elles, elles en mirent de très-larges, les unes taillées en maiſons, les autres en chevaux, quelques-unes en arbres ; & beaucoup en carroſſes.

Tandis qu'on alloit chercher de nouveaux Peuples dans d'autres Parties du monde, il y en avoit dans

celle que nous habitons, qui nous étoient inconnus. Ce ne fut qu'en 1553, que la Moſcovie fut découverte par un Anglais nommé *Chancelier*.

CHAPITRE IX.

DES ANGLAIS.

ON ne ſçauroit nier les obligations ſolides que la navigation, la philoſophie & les lettres ont aux Anglais : ils ſont également laborieux, penſans, vertueux & courageux : il ne leur manque que de ſçavoir rendre juſtice aux autres, & ſur-tout aux Français. Notre ſupériorité en ce point eſt ſi grande, qu'on ſoupçonneroit volontiers qu'ils nous ſont inférieurs par d'autres endroits. Parler ſans équité d'un rival qui a du mérite, c'eſt ſouvent perſuader qu'il en a beaucoup, & même plus que nous.

L'Angleterre, ſi jalouſe aujourd'hui de la liberté de penſer & d'agir, a été autrefois l'eſclave des tyrans & des Prêtres. Guillaume le Conquérant

porta ſa puiſſance ſur elle, juſqu'à obliger ſes habitans à couvrir le feu & à ſe coucher à ſix heures. Les Anglais ont payé pendant long-temps un écu par tête au S. Siége. Les Eccléſiaſtiques ſe mêloient de tout : ils avoient rendu ce Peuple ſi dévot, qu'il étoit convaincu que non-ſeulement la ſanté de l'ame, mais même celle du corps, ne pouvoit ſe maintenir lorſqu'on n'aſſiſtoit pas exactement aux offices divins. On lit dans Jurieu & ailleurs, qu'un de leur Roi dit, en voyant écorcher un cerf qu'il venoit de tuer : *parbleu celui-là ſe portoit bien, quoiqu'il n'allât à la Meſſe ni aux Vêpres.*

Les Anglais ont bien changé depuis, & ne ſont devenus ce qu'ils ſont actuellement, qu'après avoir ſoutenu des guerres horribles. Comme la plûpart d'entr'eux naiſſent avec un caractere exceſſif en tout, ils paſſe-

rent en peu de temps de l'eſclavage à la licence, & de l'extrême dévotion à l'impiété la plus décidée. Chacun ſe livra à ſes opinions & à ſon humeur, & ſe défit de tous les préjugés qui l'incommodoient. La Royauté fut foulée aux pieds dans la perſonne de l'infortuné Charles Premier, qu'ils firent mourir ſans cauſe & ſans pitié. Ce Prince ayant dit à ceux qui le conduiſoient en priſon de la part du Parlement, pour lui faire ſon procès, qu'il ne ſe croyoit comptable de ſes actions qu'à Dieu ſeul; leur Chef eut l'inſolence de lui répondre: *C'eſt bien auſſi notre intention de vous y envoyer bientôt rendre vos comptes.*

Il faut pourtant convenir que les Anglais ont déſavoué depuis cet attentat de toute maniere, & ſur-tout en rendant le trône aux héritiers de ce Monarque,

Sous le régne de Charles II, leurs

mœurs éprouverent encore de grandes révolutions. Le goût des lettres & la galanterie remplacerent le fanatiſme & l'impiété; mais ils conſerverent toujours ce fond de férocité qui entretient dans les uns une raiſon forte, & ne produit dans les autres que de la groſſiéreté. Peut-être auſſi nous laiſſons-nous abuſer ſur ce dernier article par notre politeſſe rafinée, qui, ſelon les Anglais, nous écarte de la nature. En général, dit M. de Muralt, ils font une bonne action hardiment, & ils oſent ſuivre la raiſon contre la coutume: mais leur bon ſens eſt mélé de boutades & d'excès: ils prennent bruſquement leur réſolution. On voit ſouvent en Angleterre des filles jurer d'épouſer le premier qu'elles rencontreront, & l'épouſer effectivement. Le vin a fait faire quelquefois à des hommes de ce Pays une action bien cruelle: ils faiſoient vœu de tuer les premieres

perſonnes qu'ils trouveroient au ſortir du cabaret, & ne manquoient pas de l'accomplir. Les plus grands Seigneurs s'y battent ou jouent à la boule avec des gens du peuple. L'opinion que la Nation, en général, a de la nobleſſe, ne doit guères flatter ceux qui s'en piquent: on en jugera par ce trait. Un bourgeois de Londres écrivoit à un faquin qui ſe donnoit des airs d'homme de condition: *Vous méritez, Monſieur, d'être Duc; car un ſimple Gentilhomme n'eſt ſouvent qu'un ſot; un Marquis, un fat; mais un Duc eſt un impertinent.*

Pluſieurs gens de la populace y ont eu coutume, pendant un certain temps, d'appeller leur cul, *Milord-Duc*: quelle groſſiéreté, dira un Français! *paſſez-là*, répondra l'Anglais, *en faveur de la leçon.*

Voici, diſoit un Auteur hebdomadaire de cette Nation, un modéle des choſes

choſes importantes qui rempliſſent la tête de nos Seigneurs, J'en ai vû un des plus conſidérables faire preſqu'en même temps, trois queſtions bien eſſentielles : il demandoit à un Colonel de cavalerie, combien valoit l'avoine ; à un Capitaine de vaiſſeaux, de quel côté le vent ſouffloit ; & à un Officier d'infanterie, ſi une paire de guêtres coûtoit cher ?

Il entre en tout cela beaucoup de mauvaiſe humeur ; car on ne peut ſans injuſtice refuſer aux Seigneurs Anglais de légitimes éloges : ils font grand cas des ſciences & des talens ; & la plûpart ont très-bien étudié. On leur reproche ſeulement le goût trop vif qu'ils ont pour le vin & pour les mauvaiſes plaiſanteries.

Quelques Français regardent encore comme une preuve de la férocité groſſiere de cette Nation, le Théâtre qui fait ſes délices. Il eſt vrai que

leurs Tragédies, quoiqu'intéreſſantes & remplies de beautés, ſont autant de monſtres dramatiques, moitié boucherie & moitié farce. Des caracteres groteſques & des plaiſanteries outrées compoſent la plus grande partie de leurs Comédies; il y en a une où le Diable entre en éternuant, & on lui dit: *Dieu vous aſſiſte.* Elles ne ſont pas toutes de ce genre; & il y en a quelques-unes de très-bon goût; mais preſqu'aucune ne donne une idée avantageuſe du caractere de la Nation Anglaiſe; & c'eſt là-deſſus pourtant qu'un étranger peut bien juger des mœurs d'un Peuple. Les Auteurs comiques Anglais ne s'attachent point à peindre leurs compatriotes tels qu'ils ſont: car ils paſſent pour avoir autant d'humanité que de raiſon. Un homme diſgracié de la Cour, eſt félicité parmi eux avec autant d'empreſſement, qu'il eſt ailleurs abandonné.

Les Anglaiſes ſont d'une douceur & d'une complaiſance qui vont même ordinairement au-delà des bornes. Il arrive fréquemment que des maris y font loger & manger leurs maîtreſſes avec leurs femmes, ſans qu'il en réſulte rien de fâcheux.

Un des reproches que les Anglais méritent le plus, c'eſt de mettre de la bravoure à ſe tuer ſoi-même : ils devroient cependant ſe rappeller que le ſuicide ne fut permis, même chez les Athéniens leur modéle, qu'après avoir fait goûter à l'Aréopage les raiſons que l'on avoit de s'y porter. Les Anglais, au contraire, s'y déterminent ſouvent par les motifs les plus légers & les plus frivoles : ils ſe tuent quelquefois eux-mêmes pour mortifier les autres. Un jeune homme, à qui ſon pere avoit refuſé quelqu'argent, ſe caſſa ſur le champ la tête en ſa préſence. Un mari mécontent

des procédés de ſa femme, & qui, par ſa mort l'auroit privée de beaucoup de bien, la menaça de ſe bien venger d'elle ; & cette vengeance fut qu'il s'alla pendre.

Les Anglais aujourd'hui ne ſont guères cruels que contr'eux-mêmes ou dans leurs ſpectacles, rarement dans les vols. Ceux qui font ce métier, ſe contentent preſque toujours de prendre l'argent & de jouer de bons tours. Un voleur Anglais arrêta un jour un Seigneur, en appuyant un fuſil ſur la portiere de ſon carroſſe, & lui dit : *Voici un bon fuſil, Milord, il vaut cent piéces ; entre freres, je vous conſeille de l'acheter.* Le Seigneur comprit le ſens de ces paroles, & tira cent guinées de ſa bourſe : le voleur les prit, & lui remit le fuſil. Le premier mouvement du Milord fut de coucher en joue celui qui emportoit ſon argent : mais celui-ci lui cria qu'il

ne le craignoit pas, & qu'il étoit bien dupe de croire que le fuſil fût chargé.

Ce chapitre ſera terminé par le récit d'une bizarrerie particuliere, & qui n'a pu tomber que dans la tête d'une Anglaiſe: elle ſe trouva ſi piquée de ce qu'on diſoit que les femmes avoient pour le moins autant de penchant à l'amour que les hommes, qu'elle fit vœu de virginité pour toute ſa vie: elle fuyoit les hommes avec une opiniâtreté incroyable, vêcut plus de quatre-vingt ans avec cette fantaiſie, & mourut ainſi qu'elle avoit vêcu. On a d'elle un teſtament où tous les legs étoient pour des filles vierges. Son ſyſtême étoit de prouver que la diſproportion des deux ſexes aux plaiſirs de l'amour, étoit pour le moins comme celle de 40 à 83. Ce calcul ſingulier me rappelle que les Anglais en font entrer partout, de même que les Italiens y font

entrer de la bouffonnerie ; les Allemands, du vin ; les Eſpagnols, de la dévotion ; & les Français, de la galanterie.

CHAPITRE X
ET DERNIER.
DES FRANÇAIS.

DEPUIS 1200 ans que dure la Monarchie Françaiſe, il ne s'eſt pas tant fait de changemens dans les eſprits, les mœurs & dans l'Etat, qu'il s'en eſt opéré depuis un ſiécle & demi dans ces mêmes choſes. Pour le prouver, il ne faut que ſe rappeller la ſituation où étoit la France du temps des deux premieres races de nos Rois, & même au commencement de la troiſiéme. Le déſorde y étoit ſi grand, que toute communication d'une Province à l'autre étoit interceptée: avant que de ſe tranſporter à douze ou quinze lieues de ſon domicile, on faiſoit ſon teſtament; on croyoit que d'entreprendre un pareil voyage, c'étoit

s'expoſer au plus grand péril. Du temps du Roi Robert, un Abbé de Cluni, invité par Bouchart, Comte de Paris, de venir mettre des Moines à S.. Maur-des-Foſſes, qui n'en eſt qu'à quelques lieues, refuſa de faire un voyage ſi dangereux dans un Pays étranger & inconnu. Il en coûte moins aujourd'hui d'aller à la Chine: l'induſtrie ſemble avoir rapproché de nous toutes les parties de la Terre, dont l'ignorance & la barbarie avoient, pour ainſi dire, rendu les diſtances infinies. Il n'y avoit alors ni argent ni induſtrie: le commerce étoit entre les mains des Juifs, & les livres dans celles des Moines. L'ignorance & la miſere étoient univerſelles. Envain s'étoit-il trouvé quelques Princes comme Charlemagne, ſoigneux de ranimer les arts & d'exciter les talens: après s'être relevé un inſtant, on étoit retombé dans les ténébres pour une longue

ſuite de ſiécles. Sous le régne de cet Empereur, Alcuin Roboin, Jean & Clément, vinrent d'Ecoſſe & d'Angleterre en France, pour y vivre en enſeignant les belles-lettres : mais ils eurent beau crier dans toutes les Villes où ils paſſoient, *ſcience à vendre*; on ne ſçavoit ce que c'étoit que cette denrée ; & ils ſeroient morts de faim, ſi Charlemagne ne leur eût donné des penſions qui les fixerent en France.

Pendant pluſieurs ſiécles on ne vit que des Rois ſans caractere, & des Peuples livrés aux ſuperſtitions les plus bizarres. Dans diverſes Provinces où les fruits étoient gâtés par des inſectes, on faiſoit contr'eux des procédures juridiques ; mais c'étoit après les avoir priés très-poliment de ſortir du territoire : s'ils n'en faiſoient rien, ce qui arrivoit ordinairement, on croyoit les faire obéir ou crever par une ſentence du Juge Eccléſiaſtique : on avoit

quelquefois l'abſurde complaiſance de faire plaider contradictoirement la cauſe des habitans & celles des inſectes, par des Avocats qui expoſoient les raiſons des deux parties.

En 633, on croyoit ſi fort aux ſorciers, que quand la grêle ou la pluie avoit détruit les fruits, on s'imaginoit que des gens deſcendus des nues avoient tranſporté les grains & les légumes dans de grands navires. On lit dans un petit traité de Saint Agobert, Evêque, que ce Prélat eut beaucoup de peine à délivrer quelques étrangers que le Peuple traînoit au ſupplice, pour les punir d'être tombés des nues, dans l'intention d'enlever leur récolte par le pouvoir du Diable. Moins les hommes ſont éclairés, plus ils ſont portés à attribuer de puiſſance à cet Etre : l'opinion des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, régnant tour-à-tour, ſemble être

naturelle à ceux qui ne réfléchiſſent point & ne ſont que ſentir.

Jean Chartier, Hiſtorien de Charles VII, rapporte qu'un Docteur nommé *Edelin*, ayant été condamné pour magie en 1453, avoua qu'il étoit ſorcier, & qu'il avoit été pluſieurs fois au ſabbath, où il avoit adoré le Diable ſous la forme d'un bouc : mais il ne faut pas remonter à des temps ſi reculés pour trouver établie la foi qu'on ajoute aux ſorciers. Quelques Juriſdictions en France y croyent encore, à la honte de la raiſon humaine. On punit des miſérables, autant parce qu'ils commettent des crimes, que parce qu'ils ſe diſent ſorciers. Il y a des Provinces où l'on exorciſe encore avec beaucoup d'appareil, de prétendus poſſédés. Que ne fait-on comme un certain Evêque d'Orléans, appellé Miron? Il exorciſoit une fille, & lui mit la main ſur la tête en prononçant quel-

ques mots latins : elle ſe débatit plus que jamais, & le Diable avoua qu'il ſe ſentoit plus tourmenté qu'il ne l'étoit même en enfer. L'Evêque alors aſſura les aſſiſtans conſternés qu'il n'avoit cependant prononcé qu'un vers de Virgile, & qu'il n'avoit que ſa montre à la main lorſqu'il la poſoit ſur la tête de cette fille, Il auroit été à ſouhaiter qu'il n'y eût eu que des gens d'auſſi bonne foi dans les temps où l'opinion de la magie & des poſſeſſions s'établit en France : que de malheurs & d'abſurdités n'y auroit-on pas vûs de moins ?

Les jugemens par épreuves ſe rendirent auſſi pendant long-temps : le feu & l'eau y étoient employés, & ſouvent tous les deux. Quand les Juges ne pouvoient décider une affaire importante, ils en venoient à ces épreuves, perſuadés que Dieu ne laiſſeroit pas opprimer l'innocence & le

crime ſans punition ; & que c'étoit, pour ainſi dire, le forcer à faire connaître aux hommes l'un & l'autre.

On célébroit alors dans pluſieurs Egliſes, une fête qu'on appelloit *la fête des fols* ; c'étoit le premier jour de l'année. On y voyoit un Laïc élû Evêque des fols, & revêtu d'habits pontificaux, dire l'Office, pendant que d'autres, habillés en maſques, danſoient, mangeoient, bûvoient, jouoient, encenſoient les aſſiſtans avec de la ſavatte brûlée, & faiſoient toutes ſortes de bouffonneries. Eudes de Sully, Evêque de Paris, fonda dans ſon Egliſe la fête de la Circonciſion, pour y abolir cette coutume, qui dura encore plus de deux cens ans après dans pluſieurs Provinces : les farces que nos ancêtres faiſoient jouer ſur les myſteres, nâquirent de-là ſans doute. Les hommes ſont de grands enfans qui ont beſoin d'amuſement, &

qui, s'il leur en manque, s'en font de tout, & même des choſes les plus ſérieuſes : ils ſe laſſent bientôt d'adorer, s'ils ne ſe divertiſſent ; s'ils craignent, ils eſpérent auſſi-tôt ; ils pleurent & rient preſqu'en même-temps.

Les Français avoient quelquefois, dans ce ſiécle des ferveurs ſur la Religion, qui ne duroient pas. En 1429, Frere Richard, Cordelier, prêchoit avec un ſuccès étonnant dans l'Egliſe des Innocens : il touchoit tant les Pariſiens, qu'au ſortir de ſes Sermons, ils allumoient de grands feux pour y jetter tout ce qu'ils avoient de ſuperflu : les hommes y apportoient cartes, damiers, dez, billards, boules : & les femmes, coëffures, bracelets ; colliers, bijoux, dentelles, fard, &c. Quelque temps après, ce Prédicateur ayant paſſé dans le parti des Armagnacs que les Pariſiens haïſſoient, ils le chargerent de malédictions, & com-

me pour ſe venger de lui, reprirent tous les jeux & les parures qu'il leur avoit fait quitter. Quel honneur pour ce Cordelier ! car il pouvoit ſe flatter que c'étoit à ſon éloquence plûtôt qu'à Dieu, que les Pariſiens avoient fait tous ces ſacrifices.

L'ignorance dans ces temps étoit telle, qu'on en faiſoit profeſſion partout, & même parmi les Prêtres : on a trouvé un acte, où un d'eux avoit fait une croix au lieu de ſon nom ; & on liſoit à la marge : *un tel a déclaré ne ſçavoir pas écrire, attendu ſa qualité de Prêtre.*

On vit, dans la ſuite, des temps encore plus malheureux : ce furent ceux où les héréſies s'introduiſirent parmi les Français, & leur cauſerent plus de maux que l'ignorance. Il falloit que les Eccléſiaſtiques paruſſent & même affectaſſent de paraître ignorans & débauchés, pour n'être pas ſuſpects d'hé-

réſie : ſi l'on trouvoit chez eux quelques livres dont les titres fuſſent inconnus ; (& il y en avoit beaucoup alors dans ce cas-là,) ou ſi ces Eccléſiaſtiques prononçoient le latin un peu mieux que les autres, on les dénonçoit, & ils étoient punis. Quel ſiécle que celui où l'on eſt obligé de reſter malgré ſoi, dans la barbarie, & de ſe livrer, quand on a du goût pour la vertu, à toutes ſortes de déſordres, afin de pouvoir vivre en ſûreté !

Jurieu aſſure qu'un particulier nommé Jean *Caturre*, fut ſaiſi comme Luthérien en 1532, pour avoir empêché qu'on criât chez lui, *le Roi boit* : que la même choſe arriva à un Chirurgien, parce qu'après avoir guéri quelques Prêtres d'un certain mal, il leur avoit dit que ce mal ne pouvoit être provenu que de ce qu'ils avoient eu commerce avec des femmes publiques.

Les Vaudois avoient pour maxime,

que de contribuer à la génération, même dans le mariage, étoit une mauvaiſe action. Un valet d'Evêque pourſuivit une jeune fille qui ne voulut jamais lui rien accorder : il la dénonça à tout haſard, comme Vaudoiſe ; il ſe trouva qu'elle l'étoit : elle fut arrêtée & brûlée.

Un Ligueur pourſuivoit l'épée à la main un riche Huguenot qui s'écrioit de toutes ſes forces : *ah ! Monſieur, je ſuis Catholique. D'accord*, lui répliqua l'autre ; *mais votre argent eſt hérétique.*

Tout le monde étoit alors en guerre ou en diſpute ſur la Religion. On raconte à ce ſujet, que deux freres, Jean & Guillaume Renolds, l'un Proteſtant & l'autre Catholique, tous deux bons Théologiens, grands diſputeurs, & célébres par des ouvrages de controverſe, où ils défendoient chacun leur parti, ſe rencontrerent, & diſputerent l'un contre l'autre avec

tant de force, que le Proteſtant devint Catholique, & le Catholique, Proteſtant.

Tout ce que je viens de citer, prouve bien que l'ignorance des lettres où l'on étoit encore, empêchoit qu'on n'eût des idées aſſez juſtes de la Religion : plus on s'inſtruiſit dans les livres de l'antiquité, ſoit ſacrée, ſoit profane, plus on vit clair dans les dogmes théologiques : la tranquillité ſe rétablit peu-à-peu du côté de la Religion ; mais la fureur des duels ſuccéda à celle des héréſies ; ils devinrent ſi communs du temps de Louis XIII, que les premieres nouvelles qu'on ſe demandoit, étoient : *Qui eſt-ce qui s'eſt battu hier ? Sçait-on ceux qui ſe battront demain ?* Un d'Aumont, Evêque d'Avranches, appelloit en duel tous les Gentilshommes de ſon Diocèſe avec leſquels il avoit quelque choſe à démêler. Cette fureur étoit un reſte des guerres

civiles : tout l'Etat s'en reſſentit long-temps. On ne voyoit par-tout que des batteries de Communautés contre Communautés, de Paroiſſes contre Paroiſſes : la Fête-Dieu étoit le jour conſacré à ces excès. La Chambre des Comptes ſe battit contre le Parlement dans l'Egliſe de Notre-Dame, pour la preſéance. On n'avoit, ſur rien encore, aucun réglement fixe. Il y avoit peu de temps que la miſere étoit partout égale au déſordre. Le commerce que nos voiſins cultivoient depuis long-temps, ne commençoit qu'à nous être connu. Une paire de bas de ſoye que Henri II porta le premier en France aux nôces de ſa ſœur, paſſa pour une magnificence extraordinaire, & même pour un excès de luxe.

Le Maître, Premier Préſident du temps de ce Roi, ſtipuloit avec les Fermiers de ſa Terre, près Paris,

qu'aux veilles des quatre bonnes fêtes de l'année, & au temps des vendanges, ils seroient tenus de lui amener une charrette avec de bonne paille fraiche dedans, pour y asseoir Marie Sapin sa femme, & sa fille Geneviéve, comme aussi de fournir un ânon ou âneſſe, pour monture de leur chambriere, pendant que le Préſident marcheroit devant sur sa mule, accompagné de son Clerc qui iroit à pied à ses côtés. Le fils d'un Sous-Fermier qui, dans sa chaise dorée, rencontreroit aujourd'hui un pareil équipage, en feroit de bons contes.

Les trois premiers caroſſes ont été ceux de la Reine Catherine de Médicis ; de Diane, Ducheſſe d'Angoulême ; & de Chriſtophe de Thou, Premier Préſident ; encore celui-ci ne s'en ſervoit-il que parce qu'il avoit la goutte.

Henri IV écrivoit un jour à un de

ſes favoris : *je ne puis vous envoyer aujourd'hui ma caroſſe comme je vous l'ai promis, parce que ma femme veut s'en ſervir.*

L'uſage des chemiſes & des chauſſons nous eſt venu d'Italie. Avant que les Français euſſent été y faire la guerre, ils ne portoient point de linge ſur eux, & ne connaiſſoient preſqu'aucune des commodités de la vie. Les délices de ce Pays-là s'introduiſirent peu-à-peu en France. La connaiſſance que nous eûmes de la Poëſie des Italiens, nous donna envie de réformer la nôtre ; n'ayant point encore de goût qui nous fut propre, nous adoptâmes le leur, qui, mêlé avec nos manieres, ne pouvoit faire qu'une bigarrure monſtrueuſe ; & comme l'on prend aiſément les défauts de ceux qui plaiſent, nous prîmes leurs préjugés en même-temps que leurs agrémens.

L'Aſtrologie regnoit encore en France & gouvernoit la Cour de Charles IX & de Henri III. Le Cardinal de Richelieu même y croyoit, & le Comte de Chavigny, Miniſtre ſous ce Cardinal, ne lui rendoit point de viſite, qu'il n'eût conſulté auparavant un Aſtrologue. Il paraît que le Cardinal Mazarin y avoit peu de foi : ce Miniſtre étant près de mourir, quelques courtiſans crurent qu'il falloit honorer ſon agonie d'un prodige, & lui dirent qu'il paraiſſoit une Cométe qui les épouvantoit pour lui : *Ah! Meſſieurs*, reprit Mazarin, *la Cométe me fait trop d'honneur*. Si les Rois & les Miniſtres parloient toujours ainſi, les flatteurs ne parleroient guères.

Tous les livres qui paraiſſoient en ce temps, ſe reſſentoient, auſſi-bien que le Barreau & la Chaire, de l'ignorance & du mauvais goût qui regnoient. On ne ſe contentoit pas de

mettre des pointes dans les Sermons & dans les Plaidoyers ; on y mettoit auſſi de mauvaiſes plaiſanteries.

Un Prédicateur voyant entrer la Reine à la moitié de ſon Sermon, lui dit : *Soyez la bien venue, Madame, nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu :* il vouloit dire par-là, qu'il ne recommenceroit point.

Un Avocat, plaidant pour la maiſon de Mailly, qui a pour armes des maillets, contre la Maiſon de Clermont-Tonnerre, dont l'écuſſon porte des clefs, dit qu'à la vérité la maiſon de Tonnerre faiſoit plus de bruit, mais que celle de Mailly faiſoit plus de beſogne ; & que ſi les clefs de la premiere ouvroient, les maillets de l'autre aſſommoient.

Il fallut bien que notre barbarie, en tout, ceſſât enfin malgré nous. Nous étions, pour ainſi dire, enveloppés d'un nuage que le jour pénétroit de tous

côtés. Nos voiſins, déja riches & éclairés, nous ouvrirent les yeux ſur notre miſere & ſur notre ignorance; ils nous inſpirerent l'envie d'en ſortir. Notre vivacité s'en mêla, & nous fit franchir en peu de temps des eſpaces immenſes. Le commerce & les lettres fleurirent : les duels furent abolis, & la Juſtice remiſe dans ſes droits. On dût tout au régne de Louis XIV, véritable époque de la grandeur de la France, qui devint dès-lors le modéle des Nations.

Il eſt vrai que ce Monarque, à qui nous devons tant de lumieres, n'étoit pas lui-même fort inſtruit : mais il poſſédoit du moins la grande ſcience des Rois, il ſçavoit choiſir les hommes : il eut l'art de ſe faire obéir par un Peuple qu'il rendit heureux & célébre : on accuſe ce Peuple d'être adulateur & trop ſoumis; c'eſt un reproche à faire à tous les hommes, excepté

cepté quelques Républicains qui ne ſont jamais tranquilles. Il faut convenir cependant que la manie de preſque tous les Français, eſt de faire leur cour, & de ſe la faire faire à eux-mêmes : ils ne négligent rien pour être conſidérés & avancés, & ils ſacrifient tout à l'idole de la fortune. Dès qu'on vit Louis XIV dans le goût d'avoir une maîtreſſe, tout le monde lui en offrit ; & plus d'un amant lui préſenta la ſienne. Un Seigneur ayant ſçû que ſa fille n'avoit pas voulu écouter le Roi, lui en fit des excuſes, comme d'une choſe à laquelle il n'avoit point de part, & dont ſa fille reviendroit bientôt ſi elle ſuivoit ſon conſeil. Un autre pere dit qu'il venoit de laiſſer la ſienne au bain, & qu'il pouvoit la venir voir avec lui ; le Roi le diſgracia : il étoit pourtant fort jeune, mais encore plus ſage. Un Prince d'un caractere ſi droit, étoit

bien capable d'adoucir les mœurs de toute la Nation. Cet exemple, & la fréquentation des femmes, joints à la culture des lettres & à celle du commerce, acheverent de polir les Français, qui ſentirent bientôt l'avantage des richeſſes, les plaiſirs de l'eſprit, & les charmes de la ſociété. Toutes les bonnes maiſons furent ouvertes aux honnêtes gens; & les femmes devinrent les arbitres de toutes les choſes de goût & d'agrément.

Ce commerce fréquent entre les deux ſexes, eut ſes inconvéniens ainſi que ſes avantages: on reprocha à quelques femmes d'avoir pris le caractere des hommes, & à pluſieurs hommes de reſſembler trop à des femmes: celles-ci étendirent inſenſiblement leur empire, & en profiterent, ſur-tout pour ſe donner beaucoup plus de liberté qu'elles n'en avoient eu juſqu'alors: elles ſe mirent,

comme on dit, ſur un certain pied. Je vais donner une idée de ce que j'entends par-là.

L'amant & le mari d'une femme de condition étant tombés en même-temps malades, elle donna un ſouper agréable à quelques-uns de ſes amis, & ne fut déshonorée, parmi les autres femmes, que pour l'avoir donné pendant la maladie de ſon amant.

Une de ces Dames ayant demandé mille écus dont elle avoit beſoin à ſon mari qui les lui refuſa, elle lui dit: *un tel amoureux de moi, me les offre, mais à un certain prix: ſi vous voulez me ſatisfaire aux mêmes conditions, je vous donne la préférence.*

Une autre femme de grande maiſon avoit épouſé un homme de robe; & une de ſes amies lui demandant pourquoi elle avoit fait ce mariage, elle lui répondit que c'étoit parce qu'elle s'étoit trouvée groſſe: *ah! Madame.*

répartit l'autre, *ſix bâtards vous auroient moins déshonorée, qu'un enfant légitime venu d'un tel mariage.*

Voici, d'un autre côté, comment les maris, en général, ſe comportent avec leurs femmes lorſqu'elles ſont infidéles. Un de ces Meſſieurs trouvant la ſienne ſur le fait, ſortit du lieu de la ſcène, ferma la porte, rencontra la femme de chambre à qui il donna un ſoufflet, & dit le ſoir à Madame de la mettre dehors, ou de lui apprendre du moins à fermer les portes quand il en eſt beſoin.

Un autre, en pareil cas, ſaiſit l'amant de ſa femme au corps, & le menaçoit de le tuer de ſon épée qu'il tenoit nue : le galant mouroit de peur, & lui demandoit la vie. *Je vous l'accorde*, dit l'époux, *mais à condition que vous m'avouerez...ah ! tout, Monſieur*, repartit le pauvre amant ; *que vous m'avouerez*, continua le mari,

que le temps eſt bien chaud pour faire le métier que vous faites.

On vint annoncer un jour à un Seigneur, que Madame étoit accouchée. *L'enfant n'eſt pas de moi*, dit-il tout naturellement ; *mais du moins, je ſçais qu'il eſt de bonne maiſon.* Ce Seigneur me fait reſſouvenir d'un autre qui n'étoit fâché des galanteries de ſa femme, que parce qu'il ſoupçonnoit ſon amant de n'être pas bien Gentilhomme.

Ces derniers traits font voir que le préjugé de la nobleſſe eſt plus reſpecté en France que beaucoup d'autres ; il y eſt ſi fort établi, qu'on entend même des roturiers dire ſans ceſſe : *Monſieur un tel eſt d'une grande maiſon ; la nobleſſe de celui-ci eſt médiocre : cet autre n'eſt qu'un homme de rien, un roturier.*

Je me rappelle, à ce ſujet, la manie d'un certain Evêque, qui, dans ſon

discours de réception à l'Académie Françaiſe, ne parla point de ſon prédéceſſeur, parce qu'il n'étoit pas noble. Ce même Prélat avoit coutume, quand il prêchoit, d'appeller ſes auditeurs, *canailles Chrétiennes*, & il dit un jour, en célébrant la Meſſe, à des gens qui faiſoient du bruit: *Vous ne ſeriez pas plus indécens à la Meſſe, quand ce ſeroit un laquais qui vous la diroit.*

Il faut convenir que ce qu'il y a de mieux en France, eſt le corps de la Nobleſſe; il eſt compoſé de gens pleins d'honneur & de bravoure. La plûpart des Seigneurs & des Gentilshommes vont à la guerre comme au bal, & conſervent, dans les périls, une gaieté qui marque l'intrépidité la plus grande. Il n'eſt pas rare de leur entendre dire des choſes pareilles, à ce que dit un Officier dont le canon venoit d'emporter la jambe, & qui en mit une de bois; *je me moque de lui, j'en*

ai une encore dans mon équipage.

Un autre, qui étoit de tranchée, & que ſes amis vouloient amener dîner, leur répondit : *je n'irai point que je ne ſois ſûr de ma digeſtion.*

Cette gaieté intrépide ſe répand juſques ſur les Soldats dont on ſçait quantité de mots admirables. Je n'en citerai qu'un ſeul. Un Grenadier bleſſé d'une bombe, ne fit que dire : *les mouches piquent ici.*

Après les gens d'épée, ceux de robe ſont ce qu'il y a de plus conſidéré en France : il ne tiendroit qu'à eux de l'être encore davantage : ils font le plus fatiguant & le plus beau métier du monde ; mais la plûpart en perdent tout le mérite, en cherchant trop à plaire & à imiter les courtiſans. Les jeunes gens de cet état, entêtés de ce ridicule, ne reſſemblent ni à des hommes de Cour, ni à des Magiſtrats.

Les gens de robe avoient autrefois beaucoup de part dans les affaires d'Etat : du temps des troubles de Paris, ils furent obligés, après le rappel de Mazarin, de lui venir faire des excuſes, ſous prétexte d'en faire au Roi, ſur leur prétendue rébellion. Celui qui portoit la parole, dit; *Monſeigneur, la colere des Rois eſt comme un* TORRENT *; elle paſſe & ne laiſſe aucune trace de ſon cours. Non, Meſſieurs,* repartit Mazarin, *elle eſt comme une* RIVIERE *; elle coule toujours.* La Reine, après cette entrevûe, lui demanda ce qui s'étoit paſſé entre lui & ces Meſſieurs. *Madame*, dit-il, *ils m'ont parlé* TORRENT, *& je leur ai répondu* RIVIERE.

Au reſte, il ſe trouve dans le corps de la robe, des hommes auſſi reſpectables par leur intégrité que par leurs lumieres. Le but de preſque tous les gens riches, eſt d'y placer leurs fils : on

on entend, par ces gens riches, les Financiers, qui ne ſont plus aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, c'eſt-à-dire, mépriſés & dignes de l'être: pluſieurs cultivent ou protégent les ſciences & les arts, & ne reſſemblent guères à ce vieux Fermier-Général, qui, en entrant dans ſon Bureau, dit à ſes Commis: *Quel eſt celui d'entre vous qui fait des vers? nommez-le moi, que je le révoque.*

Je ne dirai qu'un mot des Eccléſiaſtiques, dont je révére la plus grande partie. On dit un jour à un étranger, à propos de la galanterie qui régne fort en France, que les Abbés y étoient très-redoutés des gens à bonnès fortunes: l'étranger s'imagina bonnement que les remontrances de ces Eccléſiaſtiques étoient uniquement ce qui les en faiſoit craindre.

Les Français, en général, ſont attachés à la Religion; mais ils vivent

comme s'ils y croyoient peu, & tâchent cependant de faire une bonne fin, ſur-tout les grands Seigneurs : ils voudroient ſe ſauver *galamment*, & ils reſſemblent tous aſſez à ce Comte de *** qui étant à l'agonie, & engagé par ſa fille à ſe confeſſer, dit qu'il le vouloit bien, mais que n'ayant pas été à confeſſe depuis quarante ans, il ne ſçavoit comment s'y prendre : *Inſtruis-moi*, dit-il, *par où faut-il commencer ? Mais, mon pere*, reprit-elle, *ſçavez-vous vos prieres ? C'eſt ce que je ſçais le moins ; apprends-les moi.* Elle lui récita le *Pater* qu'il écouta avec quelqu'attention. *Qui eſt-ce qui a fait cela*, dit-il ? *c'eſt Jeſus-Chriſt, mon pere. Ah ! ah ! oui, cela n'eſt pas mal fait, il ne manquoit pas d'eſprit.* On vint enfin le confeſſer, & ſa fille lui demanda enſuite, comment la choſe s'étoit paſſée. *Fort bien*, reprit-il, *ils diſent que j'ai l'attrition.*

L'eſprit de galanterie, en toute choſe, eſt ce qui fait à préſent le caractere des Français; ils le portent partout. On dit cependant que les jeunes gens d'aujourd'hui l'ont moins que leurs peres. Les femmes ſur-tout ſe plaignent de leur relâchement à cet égard : je ne ſçais ſi elles ont raiſon; mais les jeunes gens ont toujours été ce qu'ils ſont, étourdis & mal élevés. Un de ces derniers, ayant épouſé une vieille, fut accuſé par elle-même, en grande compagnie, de l'avoir empoiſonnée : il répondit, du plus grand ſens-froid : *Qu'on aille chercher un Chirurgien pour ouvrir Madame, & l'on verra qu'elle en a menti.*

Ceux que l'on appelle *Petits-Maîtres*, ſont tout-à-fait inſupportables : il s'en trouve parmi eux qui ſe piquent d'eſprit & de goût, & qui ont l'un & l'autre; mais ils mêlent à tout ce qu'ils diſent une certaine fatuité

qui dégoute d'eux & des choſes dont ils parlent.

L'origine de cette dénomination de Petits-Maîtres, n'eſt pas fort ancienne : on l'attribue au Grand Condé. Dans ſa jeuneſſe, il s'étoit fait chef d'un parti oppoſé à la Cour, & compoſé de jeunes gens, qui, par les airs de pétulance & de hauteur qu'ils ſe donnerent, ſe firent appeller Petits-Maîtres. Cette eſpéce de ſecte s'eſt beaucoup multipliée depuis, malgré le ridicule dont on l'a toujours couverte : il ſemble qu'on ne puiſſe s'en détacher, ſoit que ces faux airs ſe trouvent dans le caractere de la jeuneſſe Françaiſe, ou que ces Meſſieurs ſe perſuadent qu'il faille avoir encore quelque mérite, pour être ridicules au dégré où ils le ſont : à peu près comme certaines Catins prétendent qu'il en faut avoir auſſi pour faire un métier auſſi vil que le leur. Quoi qu'il

en ſoit, nos Petits-Maîtres ont bien changé depuis quelque temps : de pétulans & de vifs qu'ils étoient, ils ſont devenus froids & même empeſés ; ils tenoient autrefois un peu plus de l'homme ; ce ſont aujourd'hui des femmes toutes pures, ou plutôt des pédans en agrément & en délicateſſe ; on les appelle *agréables* : ils enchériſſent ſur certaines femmes nommées *Petites-Maîtreſſes*, & qui tâchent à leur tour de les ſurpaſſer. Tous ces gens-là ſont les échos les uns des autres, & eſclaves de l'uſage & de la mode, au point qu'ils ſe croiroient déshonorés de n'être pas des coquins, s'il étoit du bon air de l'être ouvertement. Je ne dirai plus rien là-deſſus, qu'une petite hiſtoire que leur ridicule me rappelle : le mien eſt de raconter toujours.

Les femmes de la Cour de Louis XIII, ne ſçachant que faire, s'avi-

ſerent de donner un rendez-vous à tous leurs perroquets; il étoit marqué à huit jours: pendant ce temps-là, on apprit à un de ces oiſeaux, à dire: *ah! que de perroquets!* & il devoit paraître le dernier. Par un mal-entendu il arriva le premier: il n'y avoit encore dans la ſalle que des femmes très-parées, & des hommes bien vêtus; & il ſe mit à crier: *ah! que de perroquets!*

CONCLUSION.

APRÉS avoir rapporté tant de faits contre les hommes, je voudrois finir par quelques traits qui leur fîſſent honneur; & je ſouhaiterois même que l'Hiſtoire de ma Nation me les fournît, ce qui ne ſeroit pas difficile; je n'aurois qu'à raconter pluſieurs actions du Roi : mais je n'ai pas beſoin d'une grande quantité de ces traits; il ne m'en faut qu'un qui puiſſe caractériſer tout un Peuple; & il ſe préſente à ma mémoire. Un Miſſionnaire prétend qu'entre les Iſles Mariannes & Philippines, il s'en trouve une habitée par une Nation, chez qui cette façon de parler eſt en uſage : *Ce que je vous dis, eſt auſſi vrai, qu'il eſt vrai qu'un homme n'en tue jamais un autre.*

On a vû dans tous les faits dont

j'ai ſemé ce petit Ouvrage bien des abſurdités & des folies; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que je ne ſçais point, ou de ce que je ne dis pas: eſt-il quelqu'extravagance ſi extraordinaire qu'on la puiſſe imaginer, qui ne ſoit entrée dans la tête des hommes? Leurs paſſions & leurs vices ſont par-tout les mêmes; mais ils different beaucoup par les coutumes & les idées; l'écriture des Européens va de gauche à droite, celle des Juifs de droite à gauche; les Chinois en ont une qui va de haut en bas: il en eſt de même des opinions, ainſi que des mœurs de tous les Peuples.

FIN.

Livres nouveaux ſous preſſe qui vont paroître, & qui ne ſe trouveront que chez DURAND, *Libraire, rue S. Jacques, à la Sageſſe.*

* ELISABETH, Roman, en forme de Lettres, par Madame B. 4 vol. *in*-12. 1766. br. 5 l.

* Hiſtoire de Miſſe-Honora, ou le Vice dupe de lui-même, Roman traduit de l'Anglois, 4 vol. *in*-12. 1766. br. 6 l.

* Plagiats, les, de Jean-Jacques Rouſſeau, Citoyen de Genève, *in*-12. 1766. 2 l. 10 ſ.

* Les mêmes *in*-8. pour ſervir de ſuite à l'édition de ſes Œuvres. 5 l.

* Eſſai Hiſtorique & Philoſophique ſur les principaux Ridicules des différentes Nations. Par M. G*** Dourx***. br. *in*-12. 1766. 1 l. 4 ſ.

* Recherches ſur la Population des Généralités de Lyon, de Rouen & d'Auvergne, *in*-4. 1766. 10 l.

Livres nouveaux actuellement ſous preſſe, ou nouvellement imprimés ou réimprimés qui vont paroître ſucceſſivement. Ceux marqués d'une étoile déſignent les Livres de fonds, & les autres ſont Livres d'aſſortiment qui ſe trouvent en nombre chez le même Libraire.

* Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, par M. Racine, *in*-4. 15 vol. 1766; on diſtribuera

les neuf premiers tomes dans le courant de Janvier, & les ſix derniers paroîtront à la fin de 1766.

Anecdoctes Hiſtoriques, ou Tablettes des Rois de France: nouvelle édition conſidérablement augmentée. Par M. D. D. 1766. 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 ſ.

Nota. On trouve auſſi du même Auteur, les Mémoires Hiſtoriques & Critiques, & Anecdoctes des Reines & Régentes de France. 4 vol. *in*-12. 1764. 12 l.

* Hiſtoire du Traité de Weſtphalie ou des Négociations qui ſe firent à Munſter & à Oſnabrug pour établir la Paix entre toutes les Puiſſances de l'Europe, compoſée principalement ſur les Mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France. Par le Pere Bougeant : nouvelle édition, *in*-4. 3 vol. 1766, *ſous preſſe.* 30 l.

* Hiſtoire de Henri IV, par Perefixe, nouvelle édition. *in*-12. 1766, *ſous preſſe.* 2 l. 10 ſ.

Année Chrétienne, par le P. Croiſet, nouvelle édition, conſidérablement augmentée. 1765. 18 vol *in*-12. 54 l.

Aſtronomie des Marins. *in*-8. 1766, *ſous preſſe.*

Aventurier, l', Hollandois, ou la Vie & les Aventures divertiſſantes & extraordinaires d'un Hollandois, avec figures. Amſterdam, 1766, *ſous preſſe.*

Bibliothéque choiſie de Littérature & d'Hiſtoire, ou l'Eſprit des Ana. 2 vol. 1766. 5 l.

Clairval Philoſophe, ou la Force des Paſſions, 2 vol. *in*-12. 1765. 3 l.

Devoirs de la Vie Religieuſe, dans lequel on réſout les principaux cas de conſcience qui regardent cette matiere, par M. Collet, 2 vol. *in*-12. 1765. 5 l.

Démonſtration Elémentaire de Botanique, par Bourgelat. *in*-8. 1766, *ſous preſſe.*

Dieu, Ode, par M. Feutry, *in*-4. 1766, 6 ſ.

Epître ſur les Voyages, par M. Delille, Piéce qui a remporté le prix de l'Académie de Marſeille. 12 ſ.

Eſſai Métaphiſico-Mathématique, par Freval. 1 vol. *in*-8. Amſterdam, 1766.

Guide, le, des jeunes Mathématiciens, *in*-8. Avignon, 1766.

Elémens & Traité de Géométrie, par M. de Puiſieux, *in*-8. fig. 1765. 7 l.

Hiſtoire & Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Montpellier. *in*-4. Lyon, 1766. Tome premier ſous preſſe. 14 l.

Lettres de Mérence, *in*-12. 2 vol. 1766.

Matiere, la, Médicale Vétérinaire, par Bourgelat. *in*-8. 1765. 5 l.

Mémoires de Madame Batteville, ou la Veuve parfaite, par M. le Prince de Beaumont. 1766. *in*-12 2 l.

Mélanges d'Hiſtoire Naturelle, par M. Alleon Dulac, Avocat en Parlement & aux Cours de Lyon, 6 vol. *in*-8. 1765. 24 l.

Nouveau Dictionnaire Géographique Portatif de la France, où l'on donne une connoiſſance exacte des Provinces, Gouver-

nemens, Villes, Bourgs, Villages, Fleuves, Rivieres, Abbayes, 4 vol. *in*-8. Avignon, 1765. 16 l.

Parfait, le, Indigotier, *in*-12. 1766.

Penſées de Voltaire, Avignon, 1765. 2 l. 10 ſ.

Pharſale, la, de Lucain, traduite par M. Maſſon, Tréſorier de France. 2 vol. *in*-12. 3 l.

Recherches ſur l'Epoque de l'Equitation & de l'uſage des Chars équeſtres chez les Anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps Hiſtoriques des Peuples, par le P. Gabriel Fabricy, *in*-8. 6 l.

Réflexions ſur les Hermaphrodites, relativement à Anne Grand-Jean, qualifiée telle dans un Mémoire de Me Vermeil, Avocat au Parlement, 1766. 12 l.

Scipionis Gentilis, Juriſconſulti, Opera omnia, in-4. 8 vol. *Neapoli.* 1765.

Socrate, Tragédie en cinq Actes. 1765. 1 l. 10 ſ.

Traité des Maladies qui attaquent les Gens de Mer. *in*-12. Marſeille, 1766. *ſous preſſe.*

Traité des Vapeurs & des Affections vaporeuſes des deux ſexes, par M. Pomme, fils, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier. *in*-8. 1765, nouvelle édition. 4 l.

Eſſai ſur la Lecture, brochure *in*-8. 1765. 1 l.

E766.
G291e